

folklore

21

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne
Abonnement : 20 fr. par an - Prix du numéro 3 fr.

Adresser le montant à Mademoiselle ROQUES,
Trésorier-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne

ou au : "Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome 3

3^e Année — N° 2

JUILLET-DÉCEMBRE 1940

Folklore (3^{me} année - n° 2)

Juillet-Décembre 1940

SOMMAIRE

RENÉ NELLI

Folklore 1940

COLONEL FERNAND CROS-MAYRÉVIEILLE

*Les premiers résultats de l'enquête
sur l'outillage agricole*

CHARLES PARAIN

L'évolution de l'ancien outillage agricole

JOSEPH VERGUES

*L'Esprit de routine et le progrès
de l'outillage agricole*

CL. ROQUES

La Poudo

BERNIER ET GIBERT

Le Moulin à huile

X

Le Cloutier (Lou Clavélié)

LA REVUE

Documentation et Bibliographie

FOLKLORE 1940

En mars 1938, lorsque notre groupe se constitua et que je fus chargé par le regretté Colonel Cros-Mayrevieille de rédiger l'avant-propos de la première série de nos bulletins, je n'aurais point imaginé que, moins de trois ans après, les circonstances seraient devenues si exceptionnelles que je dusse à nouveau me présenter devant nos délégués et lecteurs pour leur demander, cette fois, de défendre l'œuvre entreprise en commun. Non point, à vrai dire, que notre société eût jamais cessé de vivre et même de se manifester, mais les catastrophes qui se sont abattues sur la Patrie et la disparition si brusque de celui qui était l'âme de nos travaux, notre ami le colonel Cros-Mayrevieille, avaient tellement désorganisé nos sections d'étude, que l'on pouvait craindre, en juin dernier, que « Folklore » ne finit par sombrer ou tout au moins ne ralentit son activité au point de perdre tout contact avec son public.

Il n'en fut heureusement rien. Dans le désastre national nous avons puisé une énergie nouvelle et la certitude que la voie que nous *avons été les premiers à suivre, dans l'Aude*, il y a trois ans, était la bonne : nous pensions déjà que pour reconstruire l'esprit de la nation sur ses véritables traditions paysannes, il fallait d'abord les connaître profondément et que cette connaissance de l'âme terrienne ne devait point s'acquérir autrement que par une lente et *obstinée discipline scientifique* s'exerçant sur des textes *écrits ou transcrits par d'authentiques paysans*. Nous savons maintenant, nous en avons eu mille témoignages, que les gens de la terre se sont reconnus dans notre revue et qu'ils sont disposés, comme par le passé, à nous soutenir de toutes leurs forces.

Mais ce n'est pas la seule raison que nous ayons d'avoir confiance en l'avenir de « Folklore ». M. J. Cros-Mayrevieille, le fils du fondateur et inspirateur de la revue, ingénieur agronome, terrien de vieille souche, très au courant des plus anciennes traditions de nos campagnes, a bien voulu prendre la place laissée vacante par la mort de son père — place qui lui revenait de droit — et mettre au service de l'œuvre commune sa jeune ardeur et sa science. Nous l'en remercions ici. Il retrouvera, encore vivante, dans les pages à venir de Folklore, la pensée même de son père, dont nous continuerons, longtemps encore, à publier des articles, choisis parmi des notes qu'il avait accumulées avant de mourir. Ainsi donc, dirigé, en quelque sorte, par les deux Cros-Mayrevieille — l'esprit du disparu et le dévouement du vivant — *Folklore est assuré de vivre.*

Je n'exposerai pas à nouveau les principes qui nous ont toujours guidés dans nos travaux. Nous poursuivrons — comme nous l'avons commencé — en usant de la même méthode rigoureuse qui a valu à la Revue — tant chez les folkloristes étrangers que chez les folkloristes français — une réputation si flatteuse, l'immense labeur collectif dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il a déjà fait *avancer considérablement dans l'Aude « la science des arts et des traditions populaires »*. Nul, maintenant, ne pourrait s'aviser d'écrire sur le Folklore Audois sans avoir consulté, au préalable, nos 600 pages déjà publiées. Nous n'avons donc qu'à continuer ainsi. La tâche que nous nous étions assignée, en 1938, nous sommes toujours disposés à la remplir. Nous annonçons en mars 38, (1) *l'établissement de la carte folklorique de l'Aude*. C'est chose faite. (2) *la constitution et la publication d'un corpus des proverbes audois*. Les proverbes sont déjà réunis, annotés, et paraîtront bientôt en volume. (3) *le livre de la Magie audoise* : nous en recueillons actuellement les matériaux et, dès que les circonstances seront devenues plus favorables, il sera mis en souscription. Non seulement nous réinscrivons pour l'année 1941 la totalité de cet énorme programme, mais encore nous prévoyons de l'étendre. *Les contes populaires* de l'Aude, déjà rassemblés et traduits, viendront bientôt compléter les nombreuses séries de textes : contes, prières, poésies, fragments de comédies même, que nous avons déjà données au public. Peut-être même commencerons-nous par là. N'est-ce point, après tout, ce qu'il est le plus urgent de sauver ? l'accueil fait à Jammeto, comédie du 18^e siècle, retrouvée par le colonel Cros-Mayrevieille et publiée par Louis Alibert dans « Folklore » ne nous engage-t-il point à restituer aux lecteurs audois d'autres reliques de la littérature de leurs pères ?

Mais nous croirions ne pas être fidèles jusqu'au bout à la pensée du fondateur de notre groupe, si nous ne donnions suite à l'idée qu'il avait eue de publier le « *dictionnaire folklorique des bêtes, des plantes et des pierres* ». Le Colonel Cros-Mayrevieille avait jeté les bases de ce travail à la prière du grand ethnologue Van Gennep qui regrettait qu'il n'existât point d'ouvrage semblable pour nos régions. Le texte est prêt, tout au plus a-t-il besoin d'être complété sur quelques points « Le dictionnaire Cros-Mayrevieille » paraîtra par fascicules insérés dans les numéros de la revue, à partir de l'année 1941. Nous invitons donc instamment tous nos délégués, abonnés et lecteurs, à collaborer à ce grand œuvre en nous envoyant au plus vite tout ce qu'ils auront pu recueillir touchant les bêtes, les plantes, les pierres. (Bien entendu, la liste des rédacteurs du dictionnaire comprendra les noms de tous les collaborateurs ayant fourni au moins les matériaux d'un article). Nous attendons d'eux — au moment où Folklore se réorganise — cette marque de sympathie et de confiance.

*
**

Pendant l'année 1940, les abonnés n'auront reçu que 2 numéros de notre revue. Mais ces deux numéros totalisent à peu

près le nombre de pages qu'auraient représenté les 12 numéros paraissant normalement sur 16 pages. Etant donné les circonstances que nous avons traversées, nous ne pouvions guère faire mieux. A partir de l'année 1941, Folklore ne paraîtra que tous les 3 mois et selon une formule un peu différente de l'ancienne: chaque fascicule — *comprenant la matière de 3 numéros de 16 pages* sera consacré à un sujet unique ou, tout au moins, sera centré sur un seul thème folklorique (il y aura, par exemple, un numéro consacré aux « gens de mer », un autre à l'artisanat, etc) nous défricherons ainsi, dans toutes les directions, le champ immense des traditions populaires — quitte à compléter ensuite ces numéros spéciaux à l'aide des documents supplémentaires qui, entre temps, nous seront parvenus.

*
**

Aussi la revue « Folklore » se présentera désormais comme une *collection de monographies* donnant l'état de nos connaissances sur chaque grande question folklorique. Sous cette forme elle sera non pas seulement *la seule revue de folklore méridional*, mais sans aucun doute, l'une des plus importantes revues de folklore français. Elle constituera pour le lecteur revenu ou fixé à la terre, un moyen aisé de prendre contact non point avec une « *mentalité paysanne de salon* » mais avec la *poésie vraie* du sol natal. *Instrument authentique de culture* populaire, elle permettra à chacun, même au plus humble, de devenir à son tour, sans trop d'efforts, un modeste mais utile folkloriste, l'artisan passionné d'une œuvre dont l'importance scientifique n'est plus à définir. Enfin, grâce à la collaboration, qu'elle s'est assurée, des *plus grands folkloristes et sociologues contemporains*, notre revue, élargissant l'horizon intellectuel de la petite patrie, *sans toutefois jamais le perdre de vue*, apportera, au seuil de la ferme comme au seuil du château, les éléments *d'une vaste culture* sociologique qui donnera au châtelain comme au fermier, les connaissances nécessaires pour passer tout naturellement, de *l'étude des menus faits qu'ils enregistrent tous les jours*, à l'examen des *plus hauts problèmes* que le folklore propose à l'homme qui pense.

René NELLI,

Secrétaire du G. A. E. F.

Les Premiers Résultats de l'Enquête sur l'Outillage Agricole

En raison des circonstances nous n'avons reçu qu'un petit nombre de réponses. Mais, par chance, ces réponses se trouvent concentrées dans une partie restreinte du département, depuis Cabrespine, dans la Montagne Noire, et Rouffiac d'Aude, au sud de Carcassonne, jusqu'à Salles d'Aude, dans la région de Narbonne : ainsi nous pouvons nous faire une idée suffisamment précise de ce qui s'est passé dans toute cette région. Bien que les résultats n'aient pu couvrir, comme nous l'espérions, la totalité du département, nous sommes donc en droit, grâce à la qualité des réponses envoyées, de les estimer satisfaisants. Puissent-ils intéresser nos lecteurs et encourager de nombreux correspondants à nous apporter tous les compléments désirables, ainsi qu'à dissiper certaines incertitudes !

Ont adressé des réponses à l'ensemble du questionnaire :

- 1°) M. Laurent Mathieu : Olonzac et le Minervoïs.
- 2°) M^{lle} Hélène Pierre Duhem : Cabrespine.
- 3°) M. Clément Jalabert : Conques.
- 4°) M. Joseph Maffre : Rouffiac d'Aude (sur faux et faucilles seulement).

Nous avons, en outre, reçu deux communications qu'on lira par ailleurs et qui, en dehors de leur intérêt propre, contiennent des détails intéressants les instruments qui nous occupent :

- 1°) M. Joseph Vergues, sur l'esprit de routine et le progrès de l'outillage agricole.
- 2°) M. Clodion Rogues, de Salles-d'Aude, sur l'histoire des outils qui ont successivement été employés dans la taille de la vigne.

HOUES

MINERVOIS :

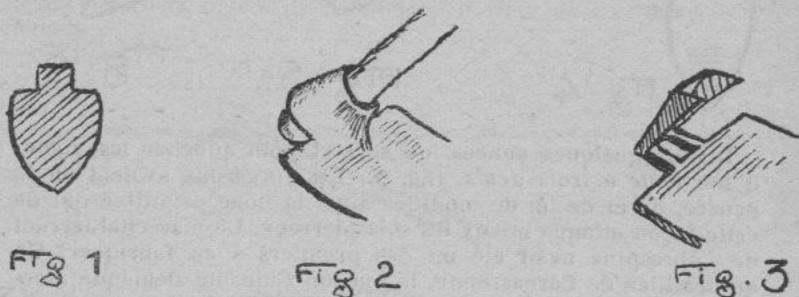
Le véritable outil de piochage (piocher se dit : **foutjà**) dans le Minervoïs était — et est encore — la houe qu'on appelait l'**aissado** parce qu'elle ressemble à l'herminette, ou essette, qu'on nomme **aisso** ou **aisset**, selon la taille.

On se servait aussi, et surtout dans les terres caillouteuses, du **bigós**, houe à deux dents. Dans le **bigós** ancien le manche passait dans un œil où il était maintenu au moyen d'un coin en fer.

CABRESPINE :

La **houe** proprement dite, — en dialecte Cabrespinois, **aissado**, — a existé, semble-t-il, de temps immémorial; tout au moins est-elle le seul outil de ce genre dont on garde le souvenir, et dont on puisse trouver des exemplaires. Il y en eut de toutes formes et de toutes dimensions selon, sans doute, les travaux auxquels on les destinait. Il en est de même pour ses dérivés : le **bigot** (**biós**) et la **serfouette** (**aissadou**).

Jusqu'à la guerre de 1914, ces divers outils étaient forgés à Cabrespine, qui avait alors deux maréchaux-ferrants (1). Durant la guerre la fabrication fut interrompue faute de fer, et, depuis, celui qui est fourni aux forgerons est défectueux et se soude mal. Pour forger un bigot ou une houe, la partie arrière de la



plaque de fer (fig. 1) est fendue, courbée, et finalement soudée au feu, sur l'enclume, réservant ainsi la place du manche. Avec les fers actuels, il faut percer cette emmanchure au burin, ce qui est un travail long et difficile. Il est donc plus avantageux, à présent, d'acheter des outils fabriqués en série par l'industrie; la forge de Cabrespine en a complètement abandonné la fabrication.

La grande différence, entre les houes forgées ici et celles achetées dans le commerce, tient à la façon dont elles étaient emmanchées. Tandis que pour ces outils, actuellement, le manche est passé dans une bague forgée, l'ouverture la plus petite dans le haut; (fig. 2) anciennement la partie inférieure du manche était carrée et passée dans une sorte de fenêtre carrée, tandis qu'une plaque de fer à l'arrière de l'outil, et d'une seule pièce avec lui, épaulait le manche à l'opposé de son inclinaison et le maintenait solidement; ou complétait cette solidité par un coin de fer enfoncé en son milieu, (fig. 3). Les manches de ces outils sont généralement en chêne vert, bois qui a l'avantage de ne pas se fendre quand on enfonce le coin de fer.

(1) Il y avait alors à Cabrespine et dans les hameaux dépendant de la commune, une centaine de chevaux et mulets; ces derniers ne sont plus à présent qu'une trentaine pour lesquels un seul maréchal suffit. C'est de celui-ci, M^r Oulié, que je tiens une partie des détails techniques de cette note. (H. P. D.)

Les vieux **aissadous** avaient aussi une emmanchure carrée, mais l'outil ayant deux pièces travaillantes (fig. 4), il ne pouvait avoir la plaque de fer qui servait à épauler le manche, aussi celui-ci tenait-il très mal.

On m'a d'autre part montré une vieille houe de grandes dimensions avec une emmanchure à douille nécessitant un manche taillé en fuseau, (fig. 5).



Fig 4



Fig 5



Fig 6

Depuis quelques années, on se sert pour piocher les vignes d'une *houe à trois dents*. (fig. 6.) Les forgerons avaient eu la pensée, de ci de là, de modifier ainsi la houe primitive qui de cette façon attaque mieux les sols pierreux. Le maréchal-ferrant de Cabrespine avait été un des premiers à en fabriquer. Un quincaillier de Carcassonne, la maison Guin, lui demanda alors de lui forger un modèle. Répété en série, ce modèle est toujours vendu chez ce quincaillier, sous le nom de «pioche Cabrespine».

Le modèle du commerce est en acier, plus mince et plus léger que le modèle forgé.

CONQUES :

Le **bigós** est une houe à deux dents, emmanchée d'un manche d'une longueur d'environ un mètre. De temps immémorial on cultivait, dans la Montagne, avec le **bigós** soit pour planter la vigne, soit pour cultiver les jardins.

Pour planter la vigne on enlevait les racines et les grosses pierres, puis on faisait de petits fossés de 30 centimètres environ, afin d'ameublir le terrain.

Tantôt on piochait le terrain droit devant soi et l'on rejetait la terre en arrière.

Tantôt on piochait le terrain en travers, en reculant et en rejetant la terre de côté : on l'aplanissait avec le côté de la houe à mesure qu'on l'avait retournée (**passasou**).

On a cessé d'employer le **bigós** depuis qu'on plante les vignes à la charrue. Les vignes plantées « **al bigós** » étaient plus rapprochées que les vignes plantées à la charrue.

Aujourd'hui on ne se sert plus à Villardonnell du **bigós** que pour cultiver les jardins ou pour de petits travaux dans les champs.

Les **bigós** étaient fabriqués par les forgerons du pays. On ne

travaillait en équipes que pour **la trasso**, c'est-à-dire pour piocher le terrain très profondément (on creusait une première fois, puis on recreusait dans le fond du sillon) (1). Ce travail était exécuté dans des cas spéciaux, lorsqu'on plantait une vigne ou lorsqu'on arrachait les racines des « Auzerdes » pour semer du blé.

Il existe une autre houe, l'**aissado**, à lame large et plate, munie d'un manche d'un mètre 15 environ. Elle servait et sert encore à couper les herbes, ras le sol, pour tracer des sillons où l'on plante salades, oignons, poireaux, etc.

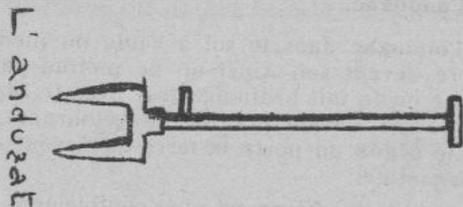
Enfin on se sert beaucoup, pour le jardinage, de l'**aissadou**, muni d'un côté d'une lame plate, de l'autre de deux pointes. On *pioche* avec les pointes et on *creuse* avec le plat. Cet outil est désigné dans la région de Bram sous le nom de « **crabo** », ou chèvre.



BÈCHES

MINERVOIS :

La bêche n'était presque pas employée dans le Minervois; la plupart des terrains, étant caillouteux, auraient gêné l'enfoncement de l'outil, surtout muni d'une lame plate.



Pour le jardinage seulement, on se servait parfois de la bêche à deux dents, l'**anduzat**, dont l'usage était très généralisé dans les régions où le maïs est cultivé en grand. Là, on semait le maïs sur labour profond : d'une pointe, d'une pointe et demie ou, vrai défoncement, de deux pointes (deux profondeurs de fer).

(1) La **trasso** est, apparemment, l'équivalent du labour profond à la bêche qu'on appelle communément **pelleversage**. Pour les labours profonds exécutés à la main on trouve dans le Trésor de Mistral une série de verbes, comme **trassa**, **enfrounda**, **trana**, **desfounsa**, etc, dont il vaudrait la peine d'établir la carte. (Ch. P.)

CABRESPINE :

On ne conserve à Cabrespine aucun souvenir de bêche en bois. D'ailleurs l'usage même de la bêche est des plus récents et postérieur d'une dizaine d'années au commencement du siècle. Encore, le seul outil employé à Cabrespine est-il la *fourche à bêcher* à 3 ou 4 dents, — plutôt à 4 dents, — avec un manche à poignée. Jadis on ne se servait pour retourner la terre que du bigot. Il n'est plus réservé aujourd'hui que pour planter et arracher les pommes de terre ou faire de petits labours superficiels. L'usage de la fourche à bêcher s'est généralisé très rapidement parce que les gens ont reconnu qu'elle se prêtait à un travail plus lent peut-être que celui fourni avec le bigot, mais meilleur et plus profond, et que le rendement des récoltes, dans un sol fouillé de cette façon était bien supérieur.

La fourche à bêcher a été sans doute préférée ici à cause du terrain généralement pierreux. Deux propriétaires sont seuls à posséder des bêches plates. L'usage pourrait cependant en être plus répandu car la terre de la plupart des jardins serait maniable fort aisément à la bêche. La fourche offre même des inconvénients avec ces terrains légers et friables dont la terre, lorsqu'elle est sèche, passe au travers des dents comme par les mailles d'un crible. L'ouvrier, pour y parer, est contraint de soulever des mottes de terre très épaisses, ce qui nuit à la profondeur du travail et le rend fort pénible.

CONQUES :

On se sert beaucoup à Conques de la bêche plate droite qui a remplacé le **bigós** avec la bêche droite à pointes (trois pointes, par exemple), l'**anduzac**.

On enfonce l'**anduzac** dans le sol à l'aide du pied, puis on retourne la terre devant soi. Ainsi on ne piétine pas la terre travaillée, comme on le fait ordinairement avec le **bigós**. Avec l'**anduzac** on pousse devant soi, en le retournant, la terre soulevée; avec le **bigós** on porte la terre de devant en arrière et ensuite on la piétine.

La terre labourée à l'**anduzac** est plus péniblement travaillée, mais le résultat du travail paraît meilleur (nous avons personnellement utilisé les deux instruments).

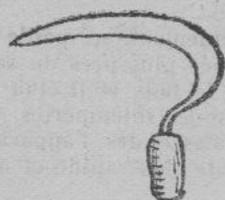
Les forgerons de nos villages fabriquaient tous ces instruments.

FAUCILLES

MINERVOIS :

La faucille (**voulam, oulam, voutan**) n'a perdu sa forme archaïque que depuis 1890 environ.

Ici, il n'y a pas de faucille dentée



Forme ancienne



F. nouvelle

CABRESPINE :

Il existe trois sortes de faucilles : la **faucille** proprement dite (**oulan**) qui servait à la moisson, une faucille plus petite, (**faucil**), qui sert à couper des ronces ou des lianes, et le **talho-barto**, sorte de faucille emmanchée sur un manche de 1 m. 20 qui sert à couper les buissons (fig. 7).

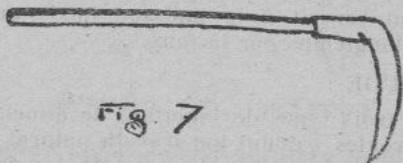


Fig. 7

On s'est servi de la faucille, (oulan,) pour moissonner jusqu'à il y a une quarantaine d'années. Le oulan permettait de couper mieux et plus complètement les épis, mais le travail était plus lent qu'à la faux, et l'on a trouvé par la suite que le supplément de récolte ne compensait pas l'augmentation de main-d'œuvre qui en résultait. On ne coupe plus maintenant les céréales qu'à la faux.

Il existe des **oulan**s de forme et de dimensions différentes, mais variant peu cependant. La plus ancienne qui m'a été montrée, (fig. 8) vient de Labastide-Esparbayrenque et porte le

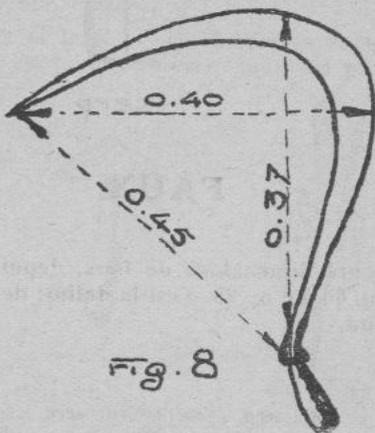


Fig. 8

nom du fabricant : Pagès, et son adresse à Labastide. Depuis plus de cent ans il n'y a pas eu de Pagès forgeron à Labastide. Personne ne se souvient avoir vu ici des faucilles à dents.

Certes, avec la faucille, le rendement en paille était plus grand, puisque la paille était coupée plus près du sol, le grain n'était pas autant secoué que par la faux et il était plus facile de couper les récoltes abattues par les intempéries. Cependant, la faucille fut complètement délaissée dès l'apparition de la faux : celle-ci permettait un travail plus rapide et moins pénible.

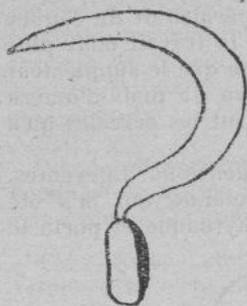
Nous n'avons connu dans le temps de nos jeunes années que des faucilles à tranchant lisse, de diverses dimensions, avec manche en bois. Ces faucilles étaient fabriquées par les ouvriers maréchaux du pays.

ROUFFIAC-D'AUDE :

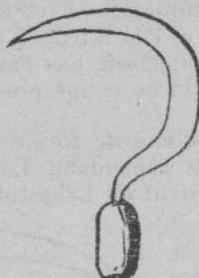
Il existe deux modèles de faucilles, une petite d'une trentaine de centimètres de diamètre, qui servait et sert encore à couper de l'herbe et une plus grande, de 50 à 60 centimètres de diamètre, qui servait à la moisson, mais qui est remplacée depuis bien longtemps par la faux.

SALLES-D'AUDE :

Il existait trois types de faucilles, de dimensions et aussi de formes différentes « dount lou travalh natural èro de coupa lou blad e la civado » : l'**oulan**, le **serp** (1), lou **faucilh**.



oulan



serp



faucilh

FAUX

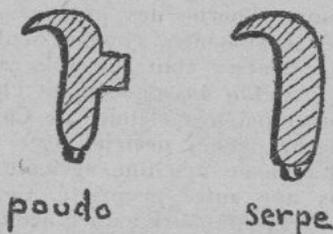
MINERVOIS :

Il y a plusieurs dimensions de faux, depuis 0 m. 40 jusqu'à 0 m. 85. De 0 m. 60 à 0 m. 85, c'est la **dalho**; de 0 m. 60 à 0 m. 40, c'est le **dragoun**.

(1) Faut-il faire venir **serp** « faucille » de **serp** « serpent » ? Sans doute devons-nous y voir le mot français **serpe**. Dans quelques régions **serpette** désigne une petite faucille. D'autre part Mistral a relevé **serpeto** avec le sens de serpette de vendangeur. Enfin on voudrait savoir si **lou faucilh** était vraiment employé comme instrument de moisson (Ch. P.)

Le **dalho** n'a détrôné le **voulan** pour la moisson qu'à partir de 1880, lorsqu'on eut imaginé de surmonter sa lame d'une espèce de rateau léger, retenant les tiges pour les coucher à gauche, sans les brouiller tête-bêche. Une ficelle nouée à la **manille** permet de donner au rateau l'angle voulu par rapport à la lame et à la taille du faucheur (1).

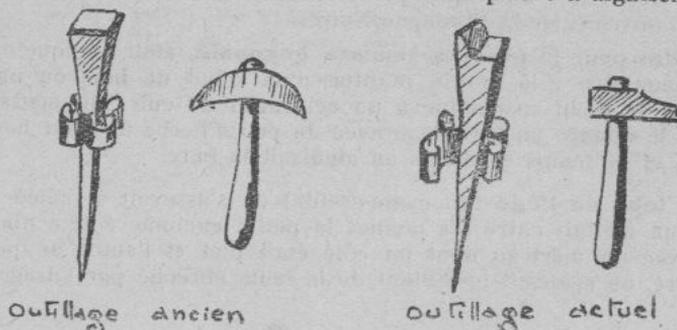
Le **dragoun** sert au faucardage des mauvaises herbes et des ronces. Pour le nettoyage des ronces dans les fossés il existe un autre outil qui s'appelle **lou bartassié**. C'était autrefois une **poudo** fixée à un manche de 1 m. 20 de longueur. Maintenant c'est une serpe emmanchée de même.



Les **taillandiers** appelés aussi **serpriers** (mais pas à Olonzac) étaient établis dans la Montagne Noire, dont les eaux vives donnaient une meilleure trempe, de même qu'elles donnent un meilleur foulonnage de draps et de meilleur papier.

Or les faux, comme les clous faits autrefois à la main, étaient en fer doux (fer de faux), le même qui servait à faire les canons des canardières (fusils) et ce fer doux avait besoin d'une trempe spéciale pour durcir tout en restant flexible. Il y avait des faux **douços** qui ne gardaient pas longtemps l'aiguisage et des faux **dures** qui s'ébréchaient (**se bercavoun, de berco** = brèche). Aussi les bonnes faux se transmettaient de père en fils et ne se prêtaient qu'à bon escient.

Entretien de la faux. — On utilise la **fargo** (enclume) et le **martel** (marteau) pour **piquer** la faux. La pierre à aiguiser qui



(1) Ce dispositif était connu depuis longtemps dans d'autres régions assez peu éloignées. On le trouve figuré dans De Villeneuve. Statistique des Bouches-du-Rhône, 1827-1829.

est en **frégal**, est tenue humide dans le **coudiè**, anciennement en corne ou en bois.

Les **fargos** anciennes étaient plates et le **martel** avait de chaque côté une panne effilée, comme un quartier de lune.

Aujourd'hui les **fargos** sont effilées et l'on frappe avec un marteau à panne plate.

CABRESPINE :

4° la faux.

La faux, qui sert maintenant à moissonner, a toujours servi à Cabrespine à couper l'herbe des prairies. Sa forme et sa dimension n'ont pas sensiblement changé. Seul le rebord extérieur, appelé ici la « **coste** » était autrefois rapporté et rivé à la lame. Jusqu'à *il y a cinq ans* on coupait l'herbe par équipe dans les prés du principal propriétaire de Cabrespine. Depuis 1934, on coupe l'herbe de ces prairies avec une faucheuse à traction animale. La même machine agricole perfectionnée a été introduite dans une autre propriété. Ce ne pourra être cependant que des exceptions : la nature accidentée du terrain et l'exiguïté des parcelles rendront toujours nécessaire l'usage de la faux.

Le faucheur conserve d'ordinaire sa pierre à aiguiser dans du foin mouillé disposé dans un étui en bois qu'il porte pendu à sa ceinture.

CONQUES :

Pour mieux ramasser la paille et bien la rabattre, une fois les épis coupés, la faux était munie sur le côté du manche et à partir de l'emmanchement de la lame d'un râteau formé de quatre pointes métalliques.

Les faux étaient surtout fabriquées à Saint-Juéry, près d'Albi (Tarn). Le meilleur manche de faux (**faus-margue**) était en bois de frêne, bois que préféraient les maréchaux-ferrants et les ouvriers de la Montagne Noire.

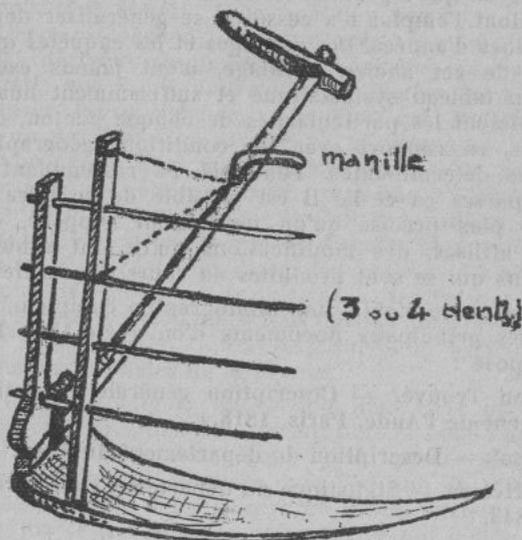
L'étui pour la pierre à aiguiser, le **coudiè**, était quelquefois rudimentaire : la moitié pointue d'un sabot de bois ou une corne de bœuf suspendue à un ceinturon de cuir. On mettait dans le **coudiè** un peu d'eau avec un peu d'herbe formant bouchon et de temps en temps on aiguisait la faux.

Al **leba de l'ègo** (du casse-croûte) on s'asseyait à même le sol, on mettait entre ses jambes la petite enclume à tête plate et avec un marteau dont un côté était plat et l'autre un peu voussé, on refaisait le taillant de la faux, ébrêché par l'usage.



ROUFFIAC-D'AUDE :

Il existe plusieurs dimensions de faux : les unes dites de 28 pouces, les autres de 32. Pour la moisson elles sont équipées avec une grille spéciale, qui comprend une monture en bois, laquelle est fixée à la faux au moyen d'un anneau et d'une espèce de bec en fer. Cette monture supporte trois aiguilles d'acier de 35 à 40 cm. de long; une seconde monture en bois relie les trois aiguilles et l'extrémité de cette monture vient se fixer à la poignée centrale du manche de la faux au moyen d'une corde que l'on tend à volonté. Le tout est destiné à recueillir la paille de telle sorte que les épis se trouvent tous du même côté et non pêle-mêle.



— D'après : De Villeneuve, Statistique
des Bouches du Rhône 1827-29 —

L'évolution de l'ancien outillage agricole dans l'Aude et les Départements voisins au cours du XIX^{me} Siècle (Culture des céréales)

Il ne sera question ici que de l'ancien outillage agricole, c'est-à-dire de celui qui a précédé les machines plus ou moins perfectionnées dont l'emploi n'a cessé de se généraliser depuis quelques dizaines d'années. Les ouvrages et les enquêtes qui se sont occupées de cet ancien outillage, n'ont jamais essayé d'en donner un tableau systématique et suffisamment nuancé pour qu'apparaissent les particularités de chaque canton, de chaque petit pays, en rapport avec les conditions géographiques ou historiques déterminantes. Toutefois, en rassemblant les indications éparses çà et là, il est possible de se faire une idée beaucoup plus précise qu'on ne l'aurait supposé, des outils autrefois utilisés, des modifications qu'ils ont subies ou des innovations qui se sont produites au cours du dernier siècle.

Sans prétendre établir une bibliographie complète, indiquons d'abord les principaux documents d'où a été tirée la matière de cet exposé :

1) Baron Trouvé. — Description générale et statistique du département de l'Aude. Paris, 1818.

2) Massol. — Description du département du Tarn. Albi, 1818.

3) H. Rivoire. — Statistique du département du Gard, tome II. Nîmes, 1843.

[La statistique départementale de l'Hérault est malheureusement très pauvre en renseignements sur l'outillage agricole].

4) F. Pariset. — Economie rurale, mœurs et usages du Lauraguais. Paris, 1867. (Extrait des Mémoires de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France, année 1866).

5) F. Pariset. — Economie rurale, industrie, mœurs et usages de la Montagne-Noire. Paris, 1882. (Extrait du tome 126 des Mémoires de la Société nationale d'agriculture de France).

6) Enquête agricole, 2^{me} série, 1867 et années suivantes.

21^{me} circonscription : Ariège, Pyrénées-orientales, Aude.

19^{me} circonscription : Lot, Aveyron, Tarn.

22^{me} circonscription : Gard, Hérault, Bouches-du-Rhône.

7) G. Fahrholz. — Wohnen und Wirtschaft im Bergland der oberen Ariège — Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen, Bd. 9, 1931.

8) Enquête sur l'ancienne agriculture auprès des directions

départementales des services agricoles, 1937. Musée national des Arts et Traditions populaires, non publié.

(Il n'y a rien pour l'Aude; mais les réponses de l'Ariège et surtout du Tarn fournissent une riche documentation).

Les labours à bras

Pendant son voyage en France, Arthur Young (éd. H. Scé, tome II, p. 757-758) avait été frappé de voir cultiver à bras des champs entiers, particulièrement dans le Midi : « Dans une partie de la Flandre, j'ai vu les gens piocher tous les coins de champ où la charrue n'avait pu pénétrer; et dans le Midi de la France, c'est une pratique courante pour le paysan de piocher ses champs tout entiers. Dans maintes parties de la France, toute la terre est bêchée... Ces pratiques et un millier d'autres semblables dérivent absolument de l'extrême morcellement de la propriété, qui a fait naître une population trop nombreuse pour trouver sa subsistance... L'homme qui malheureusement vit dans un pays où il ne trouve pas d'occupation, travaillera, s'il a la propriété d'un morceau de terre, pour gagner deux pence par jour sur cette propriété... et même, s'il est ardemment actif, pour rien du tout, comme le font des milliers de paysans en France ». Ce n'est pas le lieu de discuter longuement, comme il le faudrait, l'appréciation assez dédaigneuse d'Arthur Young. La pratique des labours à bras tient à des raisons plus complexes qu'il ne le pensait. Mais nous devons noter avec lui qu'elle était une des caractéristiques de l'ancienne agriculture dans les régions méridionales de la France.

Ce qu'il faut souligner en second lieu, c'est que dans ces mêmes régions, on utilisait beaucoup plus la houe que la bêche. Il y avait à cela des raisons qu'on peut appeler géographiques et qui sont fort bien expliquées dans l'édition de 1809, revue et complétée, du *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier : « La houe sert à fouiller le terrain, à le défoncer, ce qui donne un labour plus expéditif et aussi profond qu'un fer de bêche; mais on doit préférer la bêche dans les terres qui ont de la compacité, parce que le coup de houe tasse la terre, unit le fond et ne laisse pas la déchirure qui résulte de la bêche et qui rend ce fond plus perméable à l'humidité : dans un sol léger la houe n'a pas cet inconvénient ». Dans *La Pratique de l'Agriculture*, tome I, G. Heuzé signale que, bien exécutés, les labours à la houe sont plus favorables au développement des végétaux que les labours à la bêche, parce qu'ils divisent mieux la terre. Il estime qu'un bon ouvrier laboure à la houe de 3 à 5 ares par jour, suivant la nature du sol et l'épaisseur de la couche divisée, tandis qu'à la bêche il ne laboure, en moyenne, que 2 ares si le terrain n'est pas pierreux.

Les houes étaient de différentes sortes et l'inventaire en est encore compliqué du fait que la même houe est différemment nommée suivant les lieux ou que le même mot peut s'appliquer dans des contrées différentes à des houes variées. Examinons donc les houes en partant de la forme plutôt que du nom :

1) *La houe pleine à lame rectangulaire.* — Dans le Gard on l'appelait *aissado-jardinièro* (Trésor du Félibrige : *eissado-jardinièro*); dans l'Ariège montagnaise on se sert du mot simple : *aishado*; mais quand cette houe est munie d'une petite hache sur le côté opposé à la lame rectangulaire, on le nomme *magalh*. C'est le même outil que le *magall* catalan : « instrument de cavar la terra que per un canto serveix d'aixada i per altre es escarpell ». Par contre en Provence *magau*, qui correspond à l'ancien français *meigle*, s'emploie pour une houe très voisine de l'*eissado*.

2) *La houe à lame triangulaire.* — Dans le Gard on se servait des mots : *aissado* et *bùquio*.

3) *La houe fourchue à deux dents.* dont l'usage, semble-t-il, est relativement récent : en 1829 Villeneuve indiquait qu'elle avait été introduite depuis peu dans les Bouches-du-Rhône. C'est l'outil appelé habituellement *bigó*, *bigòs* et parfois aussi *bécharé*. Mais dans l'Ariège on trouve en outre *foussou*, dans la vallée de Saurat et à Larcac, pour une houe à dents légèrement incurvées vers l'intérieur, tandis que dans le Tarn le même mot désignait une houe à lame pleine.

Ces trois sortes de houes et de termes examinés n'épuisent ni la variété des formes, ni la richesse du vocabulaire. Tout en laissant de côté les petites houes utilisées pour le jardinage, il faudrait citer encore au moins la pioche, parfois dénommée *trenco*. Mais ce mot *trenco* s'accompagnait parfois d'un complément ou d'un adjectif pour désigner des houes différentes. Le Trésor du Félibrige oppose ainsi *trenco de gres* ou *de mountagno* : pioche à lame étroite, pic, à *trenco de plan*, *trenco largo* : houe à lame carrée, dont on se servait pour arracher la garance. Il faut enfin citer les mots : *rabassièro*, *rabassié* (de *rabasso* à truffe, pomme de terre), qui en certains endroits désignent la houe courante à lame pleine. On voit combien, pour cette question des houes et de leur vocabulaire, des enquêtes extrêmement précises apparaissent indispensables.

Nous en venons maintenant à la bêche.

Elle semble avoir été surtout utilisée dans les pays à terres assez fortes, comme dans le Lauraguais ou le Tarn. De même que pour la houe, on doit distinguer la bêche à lame pleine et la bêche fourchue. Dans les deux cas la bêche est souvent liée à un labour profond, appelé pelleversage, et pratiqué particulièrement pour la culture du maïs.

Dans le Gard, comme dans l'Ardèche, la Drôme, la Vaucluse, les Basses-Alpes et les Bouches-du-Rhône, la bêche plate s'appelait *lichet* (français *louchet*). Voici ce qu'en rapporte Rivoire pour le Gard : le lichet ressemble à la bêche de Paris; il est tantôt poussé avec la main et le pied qui porte sur un talon en fer, tantôt (*louchet au genou*) poussé avec la main seule, en s'aidant d'un mouvement de la cuisse et du genou.

Pour l'Aude, si le baron Trouvé est insuffisant en ce qui concerne le vocabulaire, par contre il donne les détails les plus circonstanciés sur l'emploi de la bêche et les progrès réalisés

au début du siècle dernier, particulièrement dans le Nord-Ouest du Département. La culture à la bêche était très coûteuse. Il fallait 40 journées d'homme pour défoncer à un pied de profondeur une sétérée du pays, c'est-à-dire environ 1/3 d'hectare. Mais on était obligé de passer les terres à la bêche une fois tous les dix ans, si l'on ne voulait pas les voir devenir improductives. La bêche en effet débarrassait le sol des herbes parasites (on se plaignait dans l'arrondissement de Castelnaudary que la folle avoine fût très envahissante); d'autre part elle faisait remonter à la surface de la terre vierge. Le travail se pratiquait avant la fin de décembre, pour que les gelées et les neiges pussent diviser et briser les mottes.

Anciennement on utilisait la bêche plate. Mais vers les débuts du XIX^e siècle, la bêche fourchue s'était déjà substituée en beaucoup d'endroits à la bêche plate. Elle présentait deux gros avantages : le travailleur se fatiguait moins et l'outil nouveau arrachait le chiendent sans le couper, comme le faisait l'ancienne bêche (on sait que le chiendent se multiplie par ses coupures). Au moins pour le canton de Fanjeaux nous savons que la bêche fourchue était en 1818 d'introduction récente : elle avait remplacé une bêche pleine dont le fer avait 6 pouces de large sur 10 de long et qui était munie d'une hache pied en fer.

Comment nommait-on ces deux sortes de bêches ? Le baron Trouvé emploie généralement *bêche-pelle*, qui rappelle *palabès*, *palobèss* employé dans le Tarn, le mot ayant sans doute successivement désigné la bêche plate et la bêche fourchue. Mistral indique aussi *andusat* pour désigner la bêche dans le Languedoc. Comme pour la houe, cette question du vocabulaire demande à être précisée, canton par canton, avant que les anciennes dénominations soient tout à fait sorties de l'usage (1).

La Charrue

Pour la charrue il est possible de suivre, étape par étape, à travers le XIX^e siècle une évolution intéressante.

Le baron Trouvé ne donne sur les instruments de l'Aude que des renseignements rapides; par contre sur l'emploi de ces instruments il est beaucoup plus explicite. Il décrit l'araire comme composé d'un coutre, d'un soc, d'un versoir; une flèche ou timon très court l'unit à un anneau de fer suspendu au milieu du joug. Le bois de hêtre était le plus communément employé dans la fabrication des pièces en bois. Un pareil araire était utilisé pour les deux premiers labours; mais aux dernières façons on supprimait le coutre et on remplaçait le versoir par une pièce de bois formant deux oreilles qui rejetaient de chaque côté la terre nouvellement remuée. D'après ces indications le

(1) M. Joseph Vergues me signale que dans la région de Castelnaudary la bêche fourchue se nomme *andusat* et la bêche plate *huchet*. Apparemment *huchet* se rattache à *lichet*, *louchet*. Comment le mot est-il parvenu de la région du Bas-Rhône jusque dans le Lauraguais ? Se retrouve-t-il dans l'ouest de l'Hérault et dans le nord de l'Aude ?

versoir semblerait avoir été répandu dès les débuts du XIX^e siècle.

Cet araire était tiré dans la plus grande partie du département par des bœufs. L'arrondissement de Narbonne et une partie de celui de Carcassonne utilisaient les mules et surtout les chevaux. Dans les Corbières et la Montagne-Noire les ânes et les vaches étaient d'un usage commun.

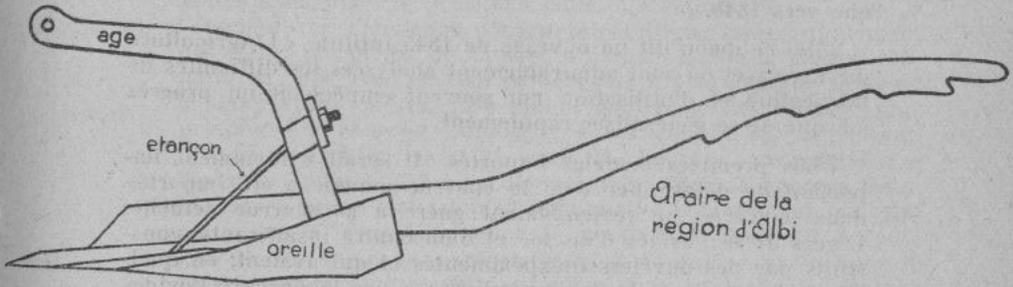
Ordinairement on faisait quatre labours avant les semailles. Presque partout les champs étaient divisés en « sillons » de 4 à 5 raies : c'est le labour en billons. Avec des planches, en terrain plat, précise notre auteur, la récolte serait noyée. Une paire de bœufs cultivait, avec cinq façons, y compris les semailles, de sept à huit hectares et neuf dans les fonds légers comme ceux des Corbières. La charrue ouvrait la terre à 4 pouces de profondeur; on la faisait même pénétrer jusqu'à 6 pouces, suivant la force des bœufs et la nature du terrain. Pour obtenir des labours plus profonds de 8 pouces, capables de rivaliser avec ceux qu'on obtenait avec la bêche, on utilisait un procédé curieux dont on voudrait bien savoir s'il s'est conservé jusqu'à nos jours. On laissait entre deux sillons un terre-plein. Puis on plaçait les bœufs dans les sillons déjà ouverts : la charrue mordait davantage et le terre-plein n'étant plus pressé par les terres environnantes s'ouvrait plus aisément, le travail fatiguait beaucoup les bêtes, il exigeait un temps double au moins des labours ordinaires; mais il fertilisait la terre pour deux ou trois récoltes et se pratiquait surtout pour l'ensemencement des fourrages.

Par bonheur l'enquête sur l'ancien outillage agricole nous fournit pour l'évolution de la charrue dans le Tarn une documentation extrêmement précise qui ne manquera pas, il est permis de le supposer, d'aider les recherches concernant plus particulièrement l'Aude.

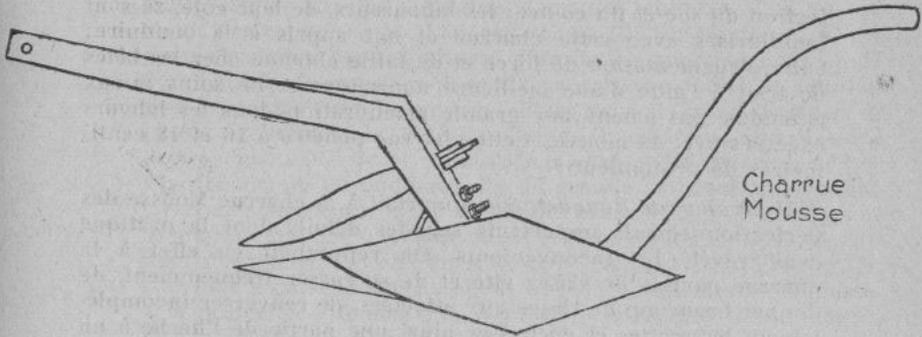
Dans le Tarn on a eu successivement :

1) *L'araire* qui ameublissait le sol à une profondeur de 8 à 10 centimètres. En 1845 il n'était déjà plus employé que pour compléter le travail de la charrue. Il s'est toutefois conservé jusqu'à nos jours pour la plantation et le buttage des pommes de terre. Pour cet araire, Massol, en 1818, indique le nom de *binoche*. Il ne possédait pas de coutre et était muni de deux oreilles ou oreillons. Pour régler la profondeur du labour on relevait ou on laissait retomber plus ou moins, grâce à l'étauçon, le soc. L'âge était prolongé soit par timon, soit par une paire de brancards (L'araire ainsi muni de brancards portait-il un nom particulier ? Dans le Gard on disait alors *fourca* et ce nom se retrouve jusque dans l'Oisans). C'est à peu près, sauf la présence du coutre, l'araire de la Montagne Noire, dont M. Laurent-Mathieu a donné une description si complète dans *Folklore, Aude, 1938, n° 4*.

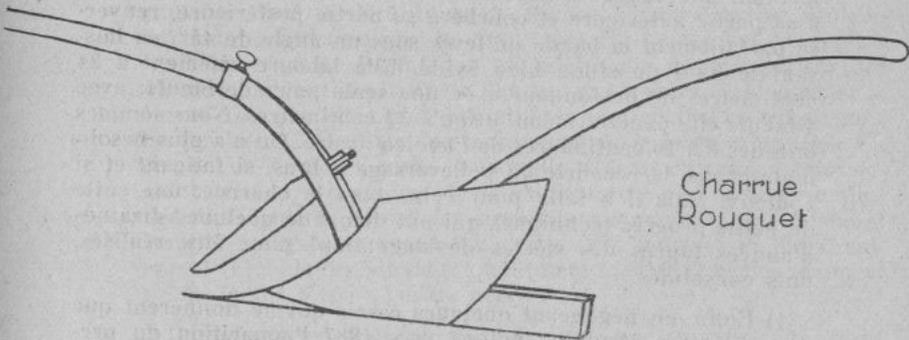
2) *La charrue Mousse*. La nouveauté de cette charrue, c'est le versoir (*mouso*, versoir). L'origine semble en remonter au début du XIX^e siècle. Massol, en 1818, signale qu'on l'utilise



Charrue de la région d'Albi



Charrue Mousse



Charrue Rouquet

dans les terrains argileux et forts, tandis que l'ancien araire se maintenait dans les terrains légers. Elle fut très répandue jusque vers 1840.

Voici ce qu'en dit un ouvrage de 1845 intitulé « L'Agriculture du Tarn » et où sont admirablement analysées les difficultés de fabrication et d'utilisation qui souvent empêchent un progrès marqué de se généraliser rapidement :

« Les premiers modèles importés [Il serait évidemment important de déterminer d'où la charrue mousse a été importée dans le Tarn] ne ressemblaient guère à la charrue actuelle. Légers de fer, armés d'un soc et d'un coutre insuffisants, construits par des ouvriers inexpérimentés et qui avaient, en quelque sorte, peur de leur œuvre, livrés à des laboureurs novices et prévenus contre cet instrument nouveau, auquel on n'attelaient qu'une misérable paire de vaches ou de bœufs efflanqués, il ne pénétraient guère à plus de treize centimètres de profondeur; mais peu à peu, les charrons sont devenus plus habiles, les forgerons se sont montrés moins ménagers du fer dans la confection du soc et du coutre; les laboureurs, de leur côté, se sont familiarisés avec cette charrue et ont appris à la conduire; enfin, l'augmentation de force et de taille obtenue chez les bêtes de trait à l'aide d'une meilleure nourriture et de soins mieux entendus, ont amené une grande amélioration dans les labours exécutés avec la mousse. Cette charrue pénètre à 16 et 18 centimètres de profondeur ».

3) *La charrue Rouquet*, elle apportait à la charrue Mousse des perfectionnements importants sur des détails dont la pratique avait révélé les inconvénients. On reprochait en effet à la charrue mousse de s'user vite et de se casser fréquemment, de donner beaucoup de tirage aux attelages, de renverser incomplètement les mottes et de laisser ainsi une partie de l'herbe à nu à la surface du sol, de creuser inégalement le sillon, ce qui obligeait de recourir à des labours croisés. Or que devons-nous remarquer dans la charrue Rouquet? Elle est construite en fer. Son soc est plat et tranchant. Son versoir, légèrement creusé à sa partie antérieure et courbé à sa partie postérieure, renverse parfaitement la bande de terre sous un angle de 45°, en laissant le fond du sillon bien évidé. Elle laboure aisément à 24 centimètres de profondeur avec une seule paire de bœufs; avec 4 bœufs elle pénètre même jusqu'à 32 centimètres. Nous sommes loin des 8 à 10 centimètres de l'ancien araire. On n'a plus besoin maintenant de recourir au pelleversage à bras, si fatigant et si coûteux. Mais il a fallu pour cela, dans la charrue, une suite de petits progrès techniques qui ont demandé quelques dizaines d'années (après des siècles de stagnation) pour être réalisés, puis consolidés.

4) Enfin, en négligeant quelques essais qui ne donnèrent que de médiocres résultats, notons vers 1887 l'apparition du premier *brabant*. Avec le brabant on passe d'un type de charrue resté local malgré des progrès venus d'ailleurs à un type qu'on peut dire universel et susceptible par conséquent d'une grande production industrielle.

Telle fut l'évolution de la charrue dans le Tarn. Grâce à d'excellents documents nous avons la possibilité de nous la représenter avec une clarté satisfaisante. La réponse de l'Ariège à l'enquête sur l'ancienne agriculture indique plus rapidement des étapes parallèles, de l'ancien araire en bois à la *mousse* toujours en bois, avec un seul mancheron et à la charrue *Rouquet* à mancherons en fer. Elle ajoute que, pour des labours plus profonds, la charrue Dombasle, à étauçon et soc américain, fit son apparition en 1837 chez M. Laurens, propriétaire à Saverdun (dans le Nord du département). Mais la charrue Dombasle ne pouvait être adoptée telle quelle. Il faut savoir en effet que dans le Haut-Languedoc le versoir est fixé sur le côté gauche des étauçons, contrairement à ce qui se passe dans le nord de la France et en particulier dans la véritable charrue Dombasle où le versoir est fixé sur le côté droit des étauçons. Les habitudes de travail sont par suite différentes : avec l'araire à versoir du Languedoc, quand on arrive à l'extrémité du rayage on est obligé de tourner dans le sens inverse de celui qu'exigent les charrues du Nord : « Reconnaissant l'immense avantage qui peut résulter de l'introduction dans nos cultures d'un instrument perfectionné, M. Laurens, écrit Ch. de Soubiac, a cru devoir mettre à profit l'adresse d'un de ses ouvriers pour modifier celui-là de manière à rendre son usage facile et familier aux laboureurs de la contrée. Pour cela il fallait essayer de placer le versoir du côté gauche de la charrue, car il est à droite dans celle de M. Dombasle. Cette modification a eu lieu avec beaucoup de bonheur et à la grande satisfaction des maîtres-valets des environs ». Alors que dans le Tarn, à cause de l'inexpérience des ouvriers, il avait fallu de longs tâtonnements pour construire des charrues *Mousse* vraiment satisfaisantes, ici l'adresse d'un seul ouvrier, dont le nom aurait mérité de passer à la postérité, a fourni d'un seul coup le modèle d'une adaptation peut-être, il est vrai, moins délicate à réaliser.

Quelques mots maintenant sur l'ancienne herse et sur ses succédanés. On utilisait la herse rectangulaire en bois. Mais on connaissait aussi (au moins dans le Tarn et l'Ariège) la herse roulante dont parle Olivier de Serres, c'est-à-dire un rouleau hérissé de fortes pointes de fer et capable de rompre les mottes les plus tenaces. Parfois on se contentait de traîner sur les champs une vieille charrette dont on avait enlevé les roues et le timon. Des procédés plus primitifs étaient encore en usage dans le Tarn, en 1818 : dans les montagnes où le terrain est léger on tirait une longue perche à laquelle étaient attachées latéralement plusieurs branches de houx. Enfin le plus grand nombre des cultivateurs, quand les bras ne manquaient pas, faisaient émouvoir les guérets ensemencés avec des massues en bois, emmanchées de longs bâtons et qui étaient maniées par des femmes : c'était là, dit Massol, l'usage préféré.

Quand au rouleau simple, destiné à comprimer la terre autour des plantes, le baron Trouvé note en 1818 qu'il n'est pas connu dans l'Aude. A la même époque Massol regrette qu'il soit trop peu répandu dans le Tarn.

Les outils de la moisson

Pour la moisson, la question sans doute la plus intéressante, c'est celle du remplacement de l'ancienne faucille dentée par le volant, dont l'usage s'est généralisé au point qu'on le ferait volontiers remonter à des temps immémoriaux.

Les renseignements manquent pour l'Aude. Mais l'enquête sur l'ancienne agriculture nous apprend que l'Ariège a connu autrefois une faucille finement dentée de 0^m35 à 0^m40 d'ouverture avec laquelle on « sciait » le blé. Ce que nous trouvons dans Rivoire pour le Gard, donc vers 1843, est encore plus significatif. En général tous les grains étaient sciés par des montagnards originaires soit du département, soit de l'Aveyron, de la Lozère ou du Vivarais lesquels descendaient en grand nombre dans les plaines pour faire la moisson, de même que dans l'Aude les moissonneurs descendaient de la Montagne Noire et du pays de Sault. Rivoire ne dit pas expressément que la faucille était dentée; mais il emploie l'expression « scier les grains » qui ne peut convenir qu'à la faucille dentée. On ne saurait objecter qu'il y a ici un abus de mot, puisque dans la suite il oppose le procédé qui consiste à scier les tiges à celui où l'on frappe les céréales avec le volant. En même temps, et c'est là une indication d'une très grande importance, il note que le volant (qu'il décrit sans encore employer ce terme) est un instrument propre aux montagnards : ce serait donc à leur exemple qu'il se serait généralisé dans cette partie du bas Languedoc, après 1843 : « Les habitants du pays se servent de la petite faucille demi-circulaire ordinaire; mais la plupart des montagnards emploient une faucille beaucoup plus longue et plus ouverte, dont le manche fait un angle avec le plat de la lame; à l'aide de cet instrument plus expéditif, le moissonneur, au lieu de scier, frappe à grands coups sur le chaume, qu'il coupe plus près de terre qu'avec la faucille, sans être obligé de se courber autant ». Pourquoi le volant a-t-il fini par supplanter la faucille dentée ? Nous avons aussi la réponse dans ce passage : il est plus expéditif et donne une paille plus longue.

Voilà d'autre part qui aide à expliquer ce que Fahrholz a observé récemment dans l'Ariège montagnaise où le volant est encore en usage. Pour désigner le volant on a suivant les lieux deux mots : *faus* (Orlu, Orgeix, Ascun, Lepège, vallée de Saurat) et *boulan* (Vèbres, Les Cabannes, Le Pech, Verdun, Larcat, Axiat, Bestiac). Fahrholz supposait que *faus* avait d'abord désigné une faucille dentée; il alléguait l'exemple de la Catalogne où la faucille dentée (*falc*) a été remplacée par le volant. On voit que cette supposition est solidement renforcée par l'exemple du Gard et la réponse de l'Ariège à l'enquête sur l'ancienne agriculture. Ajoutons encore ceci, toujours d'après Fahrholz, sur les deux façons de manier le volant dans l'Ariège montagnaise. Tantôt on saisit de la main gauche une poignée de tiges que l'on coupe de la main droite : ce sont des gestes qui conviennent également à la faucille dentée. Tantôt on coupe « avec le revers de la main » (*segá a rebéich de má*); le moissonneur incline les tiges avec le bras gauche et le revers de la

main, tandis qu'il les frappe très bas à grands coups de volant, ce qui ne pourrait se faire avec la faucille dentée. Retrouve-t-on ce double procédé dans le haut Languedoc ? on ne saurait trop recommander de pousser les observations jusqu'à une pareille minutie.

Puis le plus souvent le volant fut remplacé par la faux armée, plus expéditive encore. Un bon faucheur, dit-on, coupe en un jour plus de blé que les 2 plus forts moissonneurs n'en scieront avec leur faucille. Il est vrai que derrière chaque faucheur il faut ramasser les tiges avec une petite faucille pour les mettre en javelles : mais c'est un travail qu'une femme ou même un enfant accomplissent sans fatigue. Pourtant ce n'est pas sans résistance que la faux a remplacé la faucille; elle rencontrait l'obstacle de très anciennes habitudes de travail et il fallait un effort sérieux pour s'initier à son maniement. Massol note en 1818 pour le Tarn : « Les femmes étant employées comme les hommes à scier les blés, il n'est pas étonnant qu'ils soient toujours coupés par la faucille, et qu'on refuse obstinément d'y appliquer la faux quoique beaucoup plus expéditive, mais difficile à manier ». Vers 1843 la faux commençait à se répandre dans le Gard : « Elle est presque indispensable, dit Rivoire, pour les blés semés sur luzerne ». Ici on aperçoit sans doute une des voies par lesquelles la faux a fait son chemin dans une contrée autrement assez réfractaire.

Vers la même date en effet le Comice agricole de Castres (Bulletin du Comice agricole de Castres, 1844) explique très sérieusement qu'il existe de bonnes raisons en faveur du maintien de la faucille : « Quels sont les avantages et les inconvénients de la coupe du blé au moyen de la grande faux ? Le Comice reconnaît que cette manière est plus expéditive, plus économique, plus productive en paille que celles usitées plus primitivement; mais il constate aussi que la gerbe en provenant n'offre pas le même coup d'œil d'ordre et de disposition et qu'un plus grand nombre d'épis se perdent ou dans les champs ou sur l'aire, parce qu'ils ne se trouvent pas suffisamment liés entre eux. D'où cette conclusion que, sans la crainte du vent d'autan qui oblige souvent les cultivateurs du pays à couper aussi vite que possible, il vaudrait peut-être tout autant s'en tenir à l'usage de la faucille ».

En 1867 Pariset note pour le Lauraguais : « Le blé se coupe à la grande faux munie d'un râteau. Comme toutes les innovations, la substitution de cet instrument à la faucille n'a pas été acceptée sans difficulté, malgré l'avantage que présente l'emploi de la faux : plus de rapidité et plus de paille. »

D'après l'enquête agricole de 1867, à cette date, dans l'arrondissement de Saint Girons, la faucille subsistait encore le plus souvent. Par contre dans l'arrondissement de Foix la faux s'était substituée à la faucille pour la moisson par suite du manque de main-d'œuvre. Toutefois, Fahrholz a constaté récemment que si la faux était employée depuis longtemps pour la moisson par exemple dans la vallée de Saurat, autrement conservatrice, d'autres endroits montagneux au sud de Foix, où pourtant les

communications sont plus aisées, restent fidèles à la faucille et n'emploient la faux que pour le foin.

Toujours en 1867 la faux tendait à se répandre dans l'Hérault, les arrondissements de Lodève et Saint Pons demeurant les plus conservateurs. Mais déjà alors se posait la question des moissonneuses qu'en général les départements qui nous occupent ne mirent pas beaucoup plus d'empressement à adopter que la faux.

En 1864 il est fait mention de moissonneuses au Comice agricole de Castres; mais le Comice se borne à préconiser la coupe du blé à la faux, la chose restant d'ailleurs longuement discutée. En 1876 le même Comice adopte enfin le principe de donner des primes aux faucheuses et aux moissonneuses qui ont le mieux fonctionné. En 1894 il accorde des subventions pour l'achat des faucheuses, faucheuses-moissonneuses, moissonneuses-lieuses. Mais la généralisation des moissonneuses ne se situe dans le Tarn qu'aux alentours de 1900.

Toutefois, comme pour la charrue, on remarque dans l'Ariège plus de curiosité pour le progrès technique et plus d'ingéniosité. L'enquête sur l'ancienne agriculture y indique curieusement l'emploi de la sape flamande : toutefois, objectait-on, la sape fait éprouver au blé de vives secousses et demande pour être maniée des bras vigoureux et longtemps exercés. Vers 1856 on trouvait dans la plaine, rarement il est vrai, une singulière machine à moissonner à bras (d'origine locale ?), composée de 2 faucilles, sept à huit morceaux de bois, quelques demi-cercles et deux aunes de toile : le blé était coupé par le jeu des faucilles, dans une largeur de 4 pieds et à la hauteur voulue. Puis entre 1856 et 1867 apparaissent les premières faucheuses-moissonneuses.

Battage et dépiquage

Sur ce point nous sommes assez bien informés de ce qui s'est passé dans l'Aude au cours du XIX^e siècle et pour une vue plus générale de la question je me permettrai de renvoyer à mon travail « Les anciens procédés de battage et de dépiquage en France », paru d'abord dans les travaux du 1^{er} Congrès international de Folklore (Paris, août 1937), puis dans Folklore paysan, novembre 1938.

Au début du siècle dernier les céréales étaient ordinairement foulées sous les pieds des chevaux et des juments : des enquêtes ultérieures permettront de préciser si le fléau était concurremment ou exclusivement employé dans quelques cantons, ainsi que peut être le bâton à battre (*latás*), connu dans le sud de l'Ariège. Les jeunes chevaux utilisés pour le dépiquage étaient souvent élevés en liberté dans la campagne. Groupés par *haras* ou *égatades* de 12 à 16 chevaux ils foulèrent à la fois sur l'aire une *molée* de 600 à 700 gerbes. (Ces gerbes étaient un peu moins

fortes que dans le Nord) et, pour une journée de 10 à 12 heures de travail donnaient 50, 60 et même 90 hectolitres de grains (1).

Vers le milieu du siècle, peut être même avant, le rouleau commence à se répandre, ou pour mieux dire les rouleaux : car les bêtes de trait, chevaux, mulets, ânes, au besoin une paire de bœufs, tiraient un rouleau de pierre tronconique que suivait un rouleau de bois à arêtes longitudinales. L'attelage était maintenu sur la molée par une corde que l'on fixait à un poteau situé au centre de l'aire. D'où venaient ces rouleaux ? Dans le travail indiqué plus haut j'ai avancé l'hypothèse qu'on pourrait en chercher le centre de dispersion dans le bassin de la Garonne. En 1843 Rivoire précise pour le Gard, plus éloigné pourtant de ce centre supposé, que quelques propriétaires ont fait venir des rouleaux de Toulouse. Il ajoute que d'après leur propre expérience ils encouragent les cultivateurs à en adopter l'usage.

Pas plus en effet que la faux pour la moisson, le rouleau malgré la supériorité de son rendement, n'a connu un triomphe facile et rapide. En 1867, d'après Pariset, l'usage du rouleau n'était pas ancien dans le Lauraguais. La coutume du foulage se conservait dans quelques métairies qui possédaient un assez grand nombre de chevaux et les propriétaires la regardaient encore comme plus expéditive et plus économique que le rouleau.

Et pourtant à cette date le rouleau était déjà dépassé. La véritable question d'actualité aurait été celle de l'adoption de la machine à battre. Mais, remarque également Pariset, on montrait peu d'empressement à l'introduire dans les exploitations agricoles. Elle n'apparaissait réellement utile que pour suppléer à une insuffisance de bras qui n'existait pas encore dans cette région : La machine à battre aurait toutefois, l'avantage, ajoute-t-il, de mettre les propriétaires tout à fait à l'abri des chances de mauvais temps et de les affranchir des exigences de plus en plus onéreuses des journaliers. Par contre le Tarn était beaucoup plus avancé (1322 machines à battre en 1862 contre 349 dans l'Aude et 49 seulement dans l'Ariège).



L'impression d'ensemble, c'est un conservatisme persistant, lequel d'ailleurs est loin d'exclure le goût d'un travail soigné. Bien que quelques tendances progressives se soient manifestées à l'occasion, comme dans l'Ariège, on constate à l'ordinaire, dans l'ensemble des départements envisagés, une réelle méfiance à l'égard des améliorations et des inventions réalisées ailleurs, ainsi qu'une grande lenteur à les adopter, tout au moins jusque vers la fin du XIX^e siècle. Voici, en effet, comment en 1874 un membre de la Société d'Agriculture du Tarn (comptes rendus de

(1) Voir dans Folklore 1938 n° 7, p. 112-113, une description détaillée et très vivante de cette opération par M. l'abbé Astruc, délégué du G. A. E. F. à Termes et à Vignevielle. Les autres renseignements qu'il donne sur la Moisson (La sègo) ont été complétés par des notes de M. U. Gibert, pour le haut canton de Couiza (Folklore 1938, n° 8, p. 140) et de M. Laurent Mathieu et Mlle Gardel, pour le Minervois (Folklore 1939, n° 12, p. 50-51).

la Société d'Agriculture du Tarn, cités dans l'enquête sur l'ancienne agriculture) appréciait l'état de l'outillage agricole dans son département: « Notre charrue s'est donné un versoir en fer, le versoir mobile commence à gagner du terrain ainsi que la charrue vigneronne; la herse, le rouleau à dépiquer et le ventilateur sont devenus usuels: ce sont là assurément de précieuses conquêtes. Mais nous semons 250.000 hectolitres de céréales et nous n'avons pas de semoirs; nos 50.000 hectares à sarcler se trouveraient à merveille de la houe à cheval; nous avons à faucher tous les ans 80.000 hectares et peu, bien peu encore de faucheuses et râteaux à cheval. Quelle besogne ne trouverait pas la moissonneuse au milieu de nos 140.000 hectares de céréales. »

Charles PARAIN.

ANNEXE

Etat sommaire de l'outillage agricole vers 1908, d'après « La petite propriété rurale en France. Enquêtes monographiques (1908-1909). Paris, 1909. »

Aude. — La petite exploitation viticole manque d'outillage. A peine si elle possède quelques houes, quelques pulvérisateurs, des soufflets à soufrer; une pompe à vin, un fouloir, quelques comportes et quelques foudres. La moyenne exploitation possède à peu près tout ce qui lui est nécessaire. Quant aux grands viticulteurs, ils emploient tous les instruments les plus perfectionnés; quelques-uns même ont des distilleries et des installations mécaniques. Dans la région agricole, la petite exploitation possède de 110 batteuses à manège, la moyenne 90, la grande 50. La moyenne exploitation a 25 machines à battre à vapeur, et la grande 95. Il y a partout des houes à cheval, des râteaux à cheval, des moissonneuses et des faucheuses. La moyenne et la grande exploitation seules possèdent des charrues bisocs, des charrues défonceuses, des semoirs mécaniques, des moissonneuses-lieuses, des faneuses et des presses à fourrage.

Ariège. — L'outillage agricole est également répandu dans la région des plaines et coteaux et dans la région des montagnes. Le battage est fait partout à l'entreprise. Il y a des faucheuses et des moissonneuses un peu partout, quelques semoirs à Pamiers et à Saint-Girons. Les fruitiers du Saint-Gironnais possèdent, pour la fabrication du beurre et du fromage, l'outillage le plus perfectionné.

Haute-Garonne. — Dans toutes les régions de la Haute-Garonne, la pénurie de la main-d'œuvre a obligé les exploitants, grands et petits, à recourir à la machinerie agricole. Si les batteuses appartiennent à des entrepreneurs et les appareils de laiterie aux fruitiers, on doit signaler l'existence de 400 semoirs mécaniques, de 15.000 faucheuses, de 25.000 moissonneuses simples, de 1.200 moissonneuses-lieuses.

Tarn. — L'outillage agricole a fait des progrès considérables depuis vingt ans, aussi bien dans la petite exploitation que dans la moyenne et la grande. Les faucheuses sont très répandues : le petit exploitant s'en sert également pour la moisson en y adaptant un appareil à moissonner. On trouve beaucoup de râtaux, quelques moissonneuses-lieuses. Les brabants, les scarificateurs, les herses canadiennes ne sont pas encore assez employés. Le battage se fait à l'entreprise. En général la moyenne et la grande exploitation sont bien mieux outillées que la petite.

Hérault. — La culture des céréales est trop peu importante dans le département pour que l'outillage agricole de l'agriculteur mérite une mention particulière. En ce qui concerne les vignes, les moyens et les grands exploitants ont mis une certaine coquetterie à bien s'outiller, même en s'endettant; les petits sont restés généralement mal outillés : ils manquent de logement et de futailles.

Pyrénées-orientales. — L'outillage agricole est assez développé dans la région de la Salanque et la plaine du Roussillon. Il est très peu important dans les autres régions, surtout dans le pays de Conflent et le pays de Carol. En ce qui concerne le matériel vinaire, il est assez complet dans la Salanque et le Roussillon. Il y a cependant beaucoup d'exploitations où l'on ne peut loger la vendange, faute de constructions, faute de cuves ou de foudres. Dans le pays de Latour (région des Corbières), on trouve quelques cuves en ciment. L'outillage du petit exploitant est partout sensiblement inférieur à celui du moyen et surtout du grand exploitant.



L'Esprit de Routine et le Progrès de l'Outillage Agricole

Chaque fois qu'un procédé nouveau a été mis au point par un homme désireux d'épargner sa peine ou d'accroître la quantité de travail rendu, on peut être certain d'une opposition tenace de la part de ceux qui œuvrent comme lui.

Cet état d'esprit, je l'ai constaté à diverses reprises en agriculture et pour divers instruments.

La première moissonneuse-lieuse qui parut en un village du Narbonnais attira tous les habitants valides vers le champ d'avoine auquel on allait s'attaquer. Le plus confiant scepticisme animait les curieux qui avaient en TUMO le réconfortant espoir du piteux échec de ces mécaniques nouvelles. Un raté du noueur à la première gerbe mit du soleil sur tous les visages. Hélas, en une minute, le monteur de Massey Harris eut paré à une récédive et les gerbes régulièrement projetées, irréprochablement liées, vinrent s'abattre aux pieds des observateurs surpris. En quelques minutes, leur troupe s'égailla vers le bourg, à la recherche des défauts vrais ou prétendus de la machine.

Un vieux propriétaire pittoresque, bourru, excellent praticien, cousin d'Harpagon, en conçut un tel dépit qu'il ne parla pas d'un an à celui à qui appartenait la lieuse... mais il en acquit une l'année suivante.

Le Brabant introduit dans un village du « Pays haut » souleva de fines railleries dues à l'absence de mouchérons, il en fut de même pour la herse canadienne et le cultivateur qui sont à présent la base de l'arsenal agricole des mêmes railleurs.

M. Franchet, in Revue Rose du 11 Avril 1936, arrête les temps anciens à 1875 pour l'évolution vers l'outillage moderne. Cette date est judicieusement choisie; mais l'état d'esprit dont nous parlons a toujours existé, nous pouvons en donner des exemples.

Frédéric Mistral, dans ses souvenirs, narre agréablement la moisson en Provence. Des Gavots y venaient, emportant sur leurs ânes, sur leurs mulets, tous leurs bagages, emmenant femmes et filles. Ils se formaient en solques de trois personnes : deux moissonneurs et une lieuse. Ils travaillaient par bandes appelées CHIOURMES, comprenant un nombre variable de solques. En tête le **capoulié** ouvrait la percée — le dernier étant la truie, terme que l'on retrouve en patois dans les équipes de tailleurs de vigne, « la trèjo ». L'outil étant la grande faucille à lame unie ou dentée, le moissonneur gantait les doigts de la main gauche de roseaux (**carbénos**) pour les garantir d'un accident trop facile.

Il en fut de même en Languedoc jusqu'à l'avènement discuté de la faux.

Si la faucille coupait régulièrement et ras, laissant une gerbe prête à lier à la lieuse, elle opérait avec lenteur. On estime à 15 ares la quantité de terre que dénudait un bon moissonneur en sa longue journée; or la faux armée triplait ce rendement, avec une lieuse par faucheur.

Et ce furent des discussions fiévreuses ! Les Jeunes louaient la faux, les anciens hochaient la tête et s'en tenaient à « l'oulan ». Il leur était impossible de dénier la rapidité, mais ils louaient le beau travail de la faucille et sa coupe plus près du sol.

Ils reprochaient à la faux d'égréner les épis par son choc, ce à quoi l'on répondait qu'il faut couper avant que le blé soit mûr pour qu'il mûrisse en tas.

Mon grand-père paternel fut assez long à se convertir à la mode nouvelle. Les deux ou trois centimètres de paille perdue l'hypnotisaient-ils ou obéissait-il, sans s'en douter à l'instinct routinier qui sommeille en nous ? Quoi qu'il en soit, la faucille ne put soutenir la lutte et céda-t-elle la place à la faux armée. Notons en passant que les sportifs trouveraient à faucher une occasion superbe de faire jouer beaucoup de leurs muscles.

Après la faucille ce fut le tour de la serpe à tailler la vigne qui vit finir son règne.

Un vieil ami qui avait longtemps forgé lui-même des ciseaux m'a plus d'une fois raconté l'ascension des ciseaux à deux mains qui servent encore à la taille dans le Midi viticole.

Ils furent d'abord entièrement en acier, plus tard leurs baguettes furent garnies de bois.

Ce fut encore une ardente polémique. Les tailleurs à la serpe ou **poudaïres**, du mot **poudo**, serpe en languedocien, devaient être fort habiles pour réussir une jolie coupe, nette sans bavures.

Les ciseaux y réussissaient à tous coups.

On se défia, on fit des concours de rapidité et de bel ouvrage. Un jour dans un grand domaine deux équipes s'affrontèrent.

La taille fut également parfaite sur les deux chantiers, mais la dextérité des poudaïrés fut impuissante devant celle des porteurs de ciseaux qui les distancèrent aisément et de loin.

Je me souviens encore des discussions entre « batteurs aux pieds » qui dépouillaient les gerbes par le trot des chevaux, et batteurs au rouleau de pierre.

La première opération était moins parfaite que la seconde et peut-être plus difficile à conduire. La taille au rouleau était plus belle.

Il faut mentionner la disparition de l'araire de bois devant l'araire de fer et pour celui-ci, la défaite de l'instrument « a relho » par le « **carrelet** » et la « **bascule** ».

La **relho** avait la forme d'une lance dont la pointe (ou soc) était assez allongée, les deux ailes, ou une seule, formant corps avec la pointe, servaient à couper les herbes et à soulever la terre que retournait le versoir. D'autre part, l'araire était réglé, pour sa pénétration dans le sol par l'élévation ou l'abaissement de la dossière du cheval qui en élevant ou abaissant le timon de la charrue modifiait l'angle d'attaque du soc. C'était assez primitif. On imagina d'abord d'articuler le corps de la charrue sur le timon par une vis, sur un étrier, qui permettait de faire plonger le soc en angle aigu ou obtus sans toucher à la sous-ventrière.

Le « pli » de l'araire était en fer, un trou le perçait sur lequel jouait une cheville de fixation.

Mais un progrès plus grand fut réalisé par la dissociation de la « **relho** » en deux parties : une le soc ou « **carrelet** », barre d'acier quadrangulaire taillée en biseau aux deux bouts, coulissait au long du sep; l'autre, l'aile, demeurant fixe et immobilisée par un écrou. Le nouvel instrument était incontestablement supérieur à l'ancien et comme travail, et comme facilité d'emploi. Il eut aussi ses réfractaires, fidèles au « **souquet** ». Nous en avons connu beaucoup vers 1900, 1905... peut-être y en a-t-il encore ! Il n'est pas inutile d'ajouter que l'utilisation de tous ces instruments rudimentaires demandait beaucoup d'habileté. Depiquer aux pieds, moissonner, tailler à la serpe, labourer avec un araire commode n'était pas le fait du premier venu. Le savoir-faire de l'homme suppléait à l'imperfection de l'outil.

Une opération délicate était par exemple la purge du grain au grand tamis en cuir dit « **le gólus** ». On apprenait la manœuvre avec un couteau qu'il fallait faire circuler habilement et rejeter d'un maître coup des deux mains. Des spécialistes étaient cotés et même louaient leurs services à ceux qui ne savaient pas vanner.

Joseph VERGUES,
(Montbrun).

LA POUDO

Lou vent dal Cèrs fiulo a travès lou visum; la colho das pou-daires s'aloungo dins la vinhò; cisèus en ma, lou mousenhe ensaco dins las mitos de fial sas mas ruscouos, estroupo las aurelhos joust lous rabats de sa tóco, cinto lous rens d'uno saco sarrado per un courdil de quièr : atal s'aparo las cambos de la fred. S'acato a la prumièro souco de la vinhò, e lèu... la cansou das cisèus de touto l'acampado s'ausitz estrigoussado per la ràbio ivernalo.

Aquelo cansou me remembro lou raconte dal papeto al sujèt de la poudo. Aro que pot a prou peno trescamba, soun bounur lou mai agradiu es de parla dal tems avalit, de toutos las vièlhos causos e de las ancianos coutumos, en faguen la coumparasou qu'a fait de caduno lou tems present.

La poudo !... Un parel de cisèus pla agusats, un bricounet d'oli per lous assoupli e pla d'aisidenço per coupa las vises. Pel poudaire es un amusement de trabalha, malgrat bardanis e las disanhos de l'ivèr.

Abans de faire (me disió lou papeto) couneissenço d'aquel outis tant aisit, nous servissíon de secatous. La ma dreito sarravo las dos brancos de l'outis ame forço, e cop-sec fasió dintra la lamo dins lou bouès, mentre que la gaucho ajudavo la dreito a desembulha e faire cambela lou visum pel sol. Dins lou tems ount lous cisuès, acciounats per las dos mas e sans brico de peno, fan cent soucos, ame 's secatous, en prenguen pla de peno, ne fasíon pas mai de dètz.

La modo, persequiguèt lou papeto, de se servi das secatous durèt pas gaire, l'ome dal trabalh per sousta sa ma dreito engaviado per l'esfors, emplegavo la gaucho, mès l'espaci coumprés entre las dos brancos das secatous, èro taloment estreit, que sous dets se cunhavoun les unis costo lous autres en s'espremi-guen. Soun èime s'alandèt, e pauc a pauc las brancos das seca-tous s'alounguèroun per faire ço que soun bèi : de cisèus.

Dins lous tems ancians, la vinhò prenió en s'anaucant la formo que sa coustitúciu i balhavo : nostres vièlhs fasió pas gaire d'esfors per trapa un estèc counvenable per faire sa four-maciu, se countentavoun de sega las vises amb un oulam, en laissant lou vièlh bouès se cussouna sul troune de la souco. Apèi venguèt la sèrp d'un calibre mai pichot; mès lous dous outisses de meteisso faiçoû randion pas lous servicis que calió per la desenfecciu dal mort-bouès que s'amoulounavo sus la souco. Venguèt lou faucilh que, mai rette, perdequè mai pichot e mai redound, entraînèt lous omes a farga un espleit especial e pesuc, que tout en seguan lou visum, permetió d'escapsa las unglados

entremièg las vises. Balhèroun an aquel espleit lou noum de poudo, que lou trabalh de coupa las vises a gardat, en dounan lou noum de poudaire a l'ome que lou fa.

La poudo trimflèt dins la vinho d'ans e d'ans; l'èi visto encaro dins ma primo jouventut mestreja demèst lou visum das soucans, sans que l'ome ensegèsse de rescoumpassa soun fruste rendement que laissavo pla a desira coumo trabalh pla fait e aboundancio d'obro. Lou poudaire se'n servissiò d'aquelo maniero : après l'avé agusado coumo un rasou, l'empounhavo pel margue dins la ma dreito, dins la ma gaucho teniò un broc nousut d'un mèstre e mièg de loungou enviroon, plantavo la punto dal broc costo lou pè de la souco en l'apugan pla fort sul tronc per l'adreita et l'assoulida countro las sacados de la poudo. Ame la poudo segavo las vises, en se serviguen dal talh. ame la punto escapsavo las unglados (cots ancians) e lou menut visum qu'aviò grilhat dins lous plec das braces de la souco. Ame'l talou coupavo lou mort-bouès.

La poudo aviò un centimètre d'èspès sus touto sa formo ferrado, èro un espleit rette al coustat de l'oulam, de la sèrp e dal faucilh, dount lou trabalh natural èro de coupa la blat e la civado.

Clodion ROGUES,
de Salles-d'Aude.

GLOSSAIRE. — **Visum**, les sarments. — **Moussenne**, monseigneur, on désigne ainsi l'ouvrier qui tient la tête d'une troupe d'ouvriers. — **Mitos**, mitaines. — **Acampado**, troupe, réunion. — **Trescambà**, mettre un pied devant l'autre, marcher. — **Bardanis**, vent du Nord-Ouest dans le Narbonnais, synonyme de **Cers**. — **Disanho**, incommodité. — **Desembulhà**, débrouiller. — **Cambelà**, tomber. — **Engarrat**, engourdi, raidi. — **Espremi**, comprimer. — **Oulam**, grande faucille, pour **voulam**. — **Sèrp**, serpe, ce mot n'est nullement apparenté à serpent, il vient du latin **serpare**, tailler. — **Amoulounà**, s'entasser. — **Espleit**, outil. — **Unglado**, chicot, bout de sarment de l'année précédente. — **Rescoumpassà**, dépasser, aller au-delà.

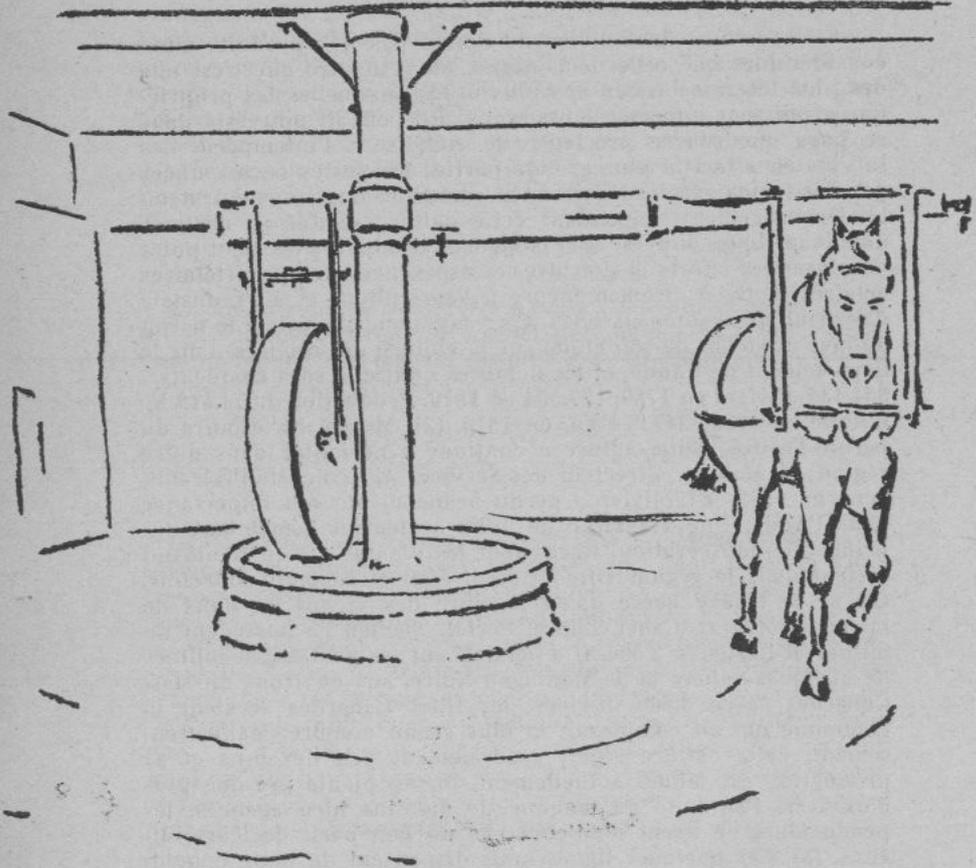
LE MOULIN A HUILE

« Si la culture de l'olivier ne donne pas des produits aussi considérables que celle de la vigne, on peut dire que c'est une des plus intéressantes et des plus utiles auxquelles les propriétaires puissent apporter leurs soins. Elle offrait autrefois dans ce pays une source précieuse de richesse : l'intempérie des saisons en a tari la plus grande partie; les pertes occasionnées par des froids extraordinaires ont amené et longtemps entretenu le découragement. Cependant cette culture semble se ranimer depuis quelques années, et si la rigueur des hivers ne vient point paralyser les efforts et détruire les espérances des propriétaires éclairés, l'olivier promet encore à l'agriculture et à l'industrie des résultats avantageux » (1). C'est ainsi que s'exprime le baron Trouvé au début de son étude sur la culture des oliviers dans le département de l'Aude, et les nombres qu'il cite sont éloquents : 554.436 oliviers en 1789, 177.554 en 1810. Production 1.074.419 kg d'huile en 1789, 247.974 kg. en 1810. (2). Malgré les espoirs du baron Trouvé, cette culture a continué à périlcliter dans notre région; M. Mahoux, directeur des Services Agricoles de l'Hérault, écrit en 1939. « L'olivier a perdu beaucoup de son importance dans l'Aude. Une vingtaine de mille seulement bénéficient des primes de conservation. Rares sont les plantations en plein qui restent dans la région viticole où il était si répandu autrefois. On ne le trouve guère qu'en bordure des vignes ou dans de mauvais terrains. Canet, Laure, Portel, Tuchan en possèdent un millier et Lézignan 2.500. Il a persisté sur les pentes des collines de quelques vallées de la Montagne Noire, aux environs du Mascabardès; avec 3.600 oliviers, les Pihes Cabardès seraient la commune qui en compterait le plus grand nombre. Malheureusement, cette culture reçoit généralement peu de soins et sa production est faible. Actuellement, on ne plante presque plus d'oliviers. Par suite du manque de moulins bien agencés, les producteurs ne tirent d'ailleurs pas un bon parti de leurs olives » (3). Ces quelques lignes nous dispensent de toute conclusion. La petite industrie rurale des moulins à huile a évidemment suivi la culture de l'olivier dans son déclin (3). Dans le Limouxin, le dernier de ces moulins celui de Magrie (4), qui ne fonctionnait plus depuis longtemps déjà, vient d'être démonté et détruit. Nous avons pu recueillir de la bouche du dernier « ouliaïré » M. Roch Marre, âgé actuellement de 70 ans, la description de l'outillage ainsi que les détails concernant les diverses opérations nécessaires pour obtenir et recueillir l'huile.

La cueillette des olives avait lieu aux environs de la Saint André (30 novembre).

« Per Sant Andriu

La bergo su Pouliu ».



Moulin à huile

les fruits mûrs devenus noirs étaient cueillis à la main et à l'aide de la gaule; ils étaient transportés dans des sacs ou dans des comportes. Ils pouvaient être passés au moulin immédiatement, mais habituellement on les gardait encore quelques jours afin d'obtenir une maturité complète. Dans ce dernier cas, il arrivait que les olives fussent superficiellement moisies, il fallait enlever cette moisissure avant de procéder au broyage.

L'extraction de l'huile exigeait le matériel suivant : le moulin à meule verticale (fig. 1), le pressoir (système à action directe) (fig. 2), un fourneau avec sa chaudière en cuivre (elle servait à chauffer l'eau, les résidus : noyaux et marc, servaient de combustible) (6), de nombreux cabas en sparterie (fig. 3), un petit balai de bruyère, un gros bâton lisse ou culhéro, un pichet, plusieurs fûts défoncés pour le mélange eau et huile, la « pouseto » de 8 litres environ l'eau bouillante, deux « dèsos » : espèces de couvre-plats en tôle : l'un à bords très minces, l'autre à bords roulés, une espèce de grande passoire, une maie en bois...

1) *Le broyage.* — On versait à la fois le contenu d'une comporte dans le moulin, mais il fallait avec une pelle ramener constamment les olives sous la meule. Le broyage était plus ou moins complet, selon que l'on voulait une huile plus ou moins fruitée. S'il y avait beaucoup de noyaux écrasés, les amandes donnaient à l'huile un goût spécial. La pâte obtenue était recueillie dans de sortes de petites auges en bois et versée dans une grande maie en bois également.

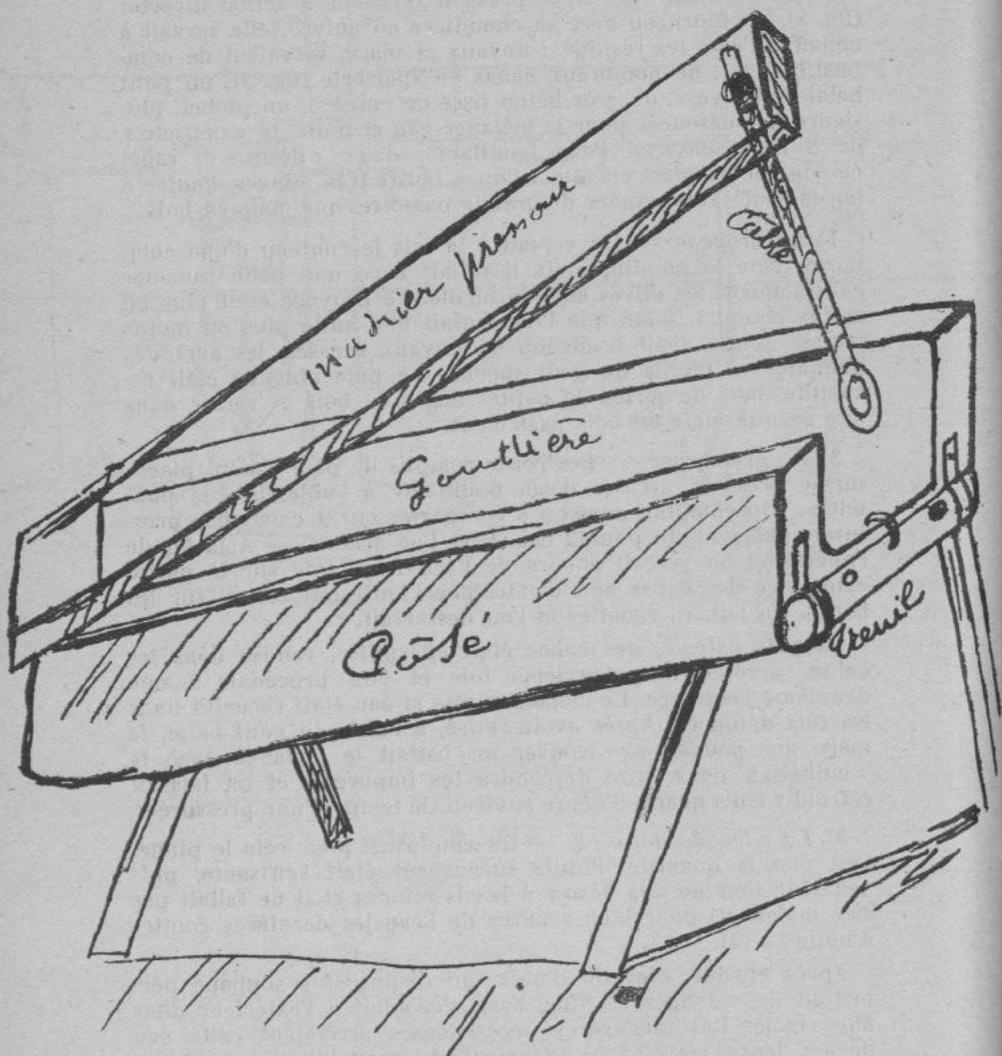
2) *Le pressurage.* — Les cabas remplis de pâte étaient placés sur le pressoir, arrosés d'eau bouillante à l'aide de « la pouseto ». (On comptait environ 3 comportes ou 24 cabas par pressurée, une pouseto pour 2 cabas) et l'on serrait. — A la fin de l'opération on versait encore de l'eau bouillante sur la partie extérieure des cabas afin d'entraîner l'huile qui restait sur les bords. On laissait égoutter et l'on desserrait.

La pâte extraite des cabas était éparpillée, remise dans les cabas, arrosée une deuxième fois et l'on procédait à une deuxième pressurée. Le mélange huile et eau était recueilli dans les fûts défoncés. Après avoir retiré, à l'aide du petit balai, le marc qui pouvait s'y trouver on battait le mélange avec la « culhéro » pour faire descendre les impuretés et on laissait refroidir trois quarts d'heure environ (le temps d'une pressurée).

3) *La « levado d'oli ».* — On employait pour cela le pichet tant que la quantité d'huile surnageant était suffisante, puis venait le tour de « la dèso » à bords minces et il ne fallait pas être maladroit pour bien séparer de l'eau les dernières gouttes d'huile !... (7).

Après chaque « levado d'oli », un dispositif à soupape permettait de vidanger les fûts, l'eau s'écoulait à l'extérieur dans une rigole. Les ménagères nécessaires arrêtaient cette eau devant leurs maisons et tâchaient de recueillir les quelques traces d'huile restant encore. Cette minutie avec laquelle était recueilli le précieux liquide nous a particulièrement frappés dans le récit de M. Marre. Ainsi toutes les fois qu'à l'aide du

pichet ou de la dèso on transportait de l'huile d'un récipient dans un autre, on avait soin de tenir immédiatement au-dessous la deuxième dèso (celle qui avait les bords roulés) afin que les quelques gouttes d'huile qui pouvaient tomber ne fussent pas perdues. Chaque fois qu'un instrument avait servi : balai, dèso, etc... il était déposé sur la passoire qui reposait elle-même dans une « grasalo » afin qu'il puisse s'égoutter. Cette huile recueillie



Moulin à huile

dans une grande barrique ou « infer » appartenait au propriétaire du moulin. Lorsque l'on opérait pour un propriétaire peu regardant le peu d'huile qui restait à la surface de l'eau allait aussi à l'« infer ».

Le moulin de Magrie avait une excellente réputation dans la région, il n'avait d'ailleurs qu'un seul rival, à Couffoulens, dont la fabrication était moins appréciée. Aussi venait-il à Magrie des clients d'un peu partout. (Mas-des-Cours — Saint Julia — Alet — Quillan, etc...) et les travaux duraient, nuit et jour, pendant 3 mois. Il fallait évidemment deux équipes. Chaque équipe comprenait 4 ouvriers : un à la meule, un pour lever l'huile et entretenir le feu, deux au pressoir. Dans l'atelier était placé une espèce de tronc où étaient déposées les étrennes pour les ouvriers (8).

Voilà, brièvement résumée, quelle était la vie autour du moulin à huile de Magrie !... Dans les autres régions de l'Aude opérerait-on de même ?... Y a-t-il encore des moulins en activité ?... Autant de questions que « Folklore » pose à ses correspondants afin de posséder une documentation aussi complète que possible.

Lauraguel, juillet 1939,

J. BERNIES, U. GIBERT.

(1) Description générale et statistique du département de l'Aude. Baron Trouvé. Paris. Firmin Didot (1818), p. 493 et suiv.

(2) Prix du kilogramme d'huile : 1 fr. 84 en 1789, 2 fr. 49 en 1810.

(3) 1789 : 82 moulins, 1810 : 44 moulins, dans l'Aude. Combien y en a-t-il en 1939 ?...

(4) A Lauraguel, il y avait encore un moulin à huile vers 1880. Il appartenait à M. Martin Castel. Une meule à demi enterrée subsiste toujours devant la maison de Mme Peille (ex-maison Castel).

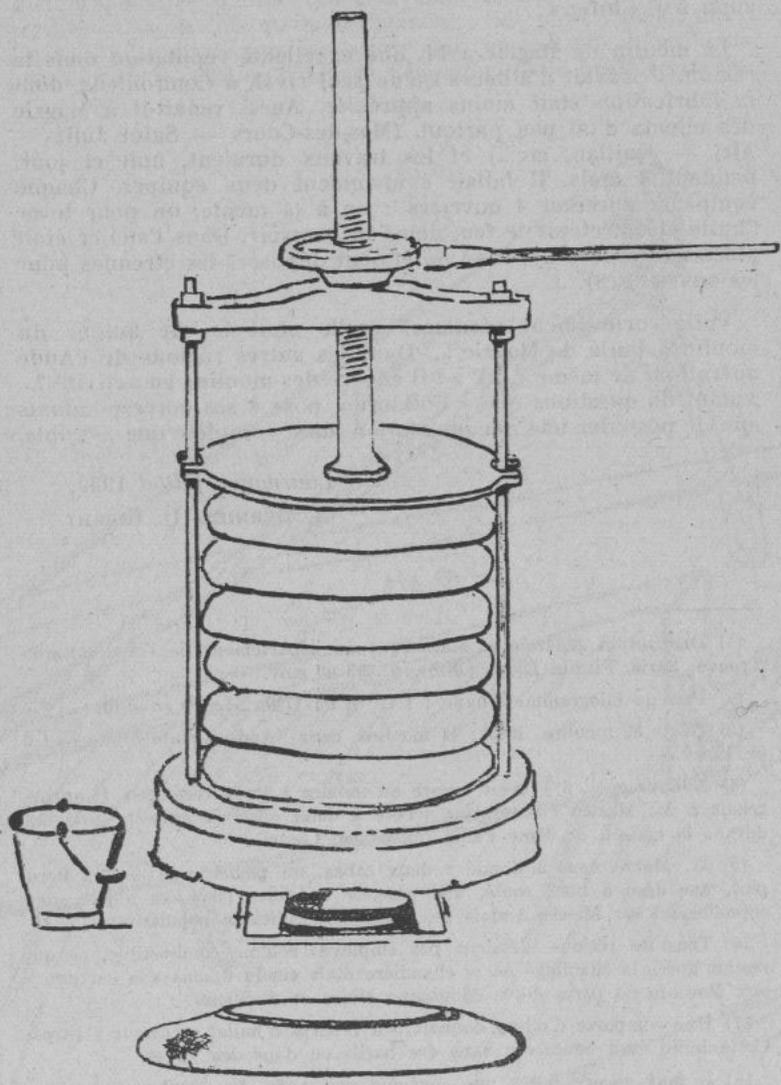
(5) M. Marre nous a donné : deux cabas, un pichet, une déso à bord plat, une déso à bord roulé, une passoire spéciale. Tous ces objets sont actuellement au Musée Audois des Arts et Traditions populaires.

(6) Tous les résidus n'étaient pas employés comme combustible, ce qui restait après le chauffage de la chaudière était vendu 6 sous « la cartière » aux éleveurs de porcs de la Montagne Noire et d'ailleurs.

(7) Une comporte d'olives donnait 5 à 7 litres d'huile, rarement 8 litres. Cette huile était conservée dans des barils ou dans des jarres.

(8) Il faut encore noter une coutume amusante. De nombreuses ménagères du village venaient mettre des pommes de terre, des betteraves, des oignons, etc... à cuire dans la braise du foyer...

(9) L'Agriculture du département de l'Aude en 1939, par MM. Pellegrin, Caillon, Dupuy, Mahoux, Semichon, Sournies. Carcassonne, Gabelle (1939), p. 194.



Moulin à huile

Lé Clavelié

(Le Cloutier)

La Note que nous transcrivons évoque de lointains souvenirs; ils remontent à près de soixante-et-quinze ans. A cette époque, le machinisme n'avait pas encore transformé l'industrie moderne, et il n'était pas rare de rencontrer dans nos villages des ouvriers fabriquant exclusivement de leurs mains les produits de leur métier.

Un de ces métiers, disparus aujourd'hui et que nous avons vus, dans notre enfance, c'est **Lou Clavelié**.

Le cloutier faisait **lé clavel**. Le clou avait la tige de forme quadrangulaire et terminée en pointe; la tête en était large et amincie sur les bords, toujours sur quatre petits plans inclinés. Il se distinguait ainsi de la **punto de Paris**, clou cylindrique avec ou sans tête ronde et plate.

Lé clavel servait surtout pour assujettir sur les ais d'une porte les accessoires (traverses, panneaux et jets d'eaux) qu'on y ajustait. **Le clavel** était assez long pour le rabattre au crochet et le river en dessous.

On le distinguait du **clou à ferrer** les chevaux qui était, lui aussi, quadrangulaire, mais dont la tête se présentait sous forme d'une sorte de boule à facettes.

Le clavelié fabriquait encore **las tachos à dos aigos**, elles servaient à renforcer le pourtour des talons de souliers.

Le clavelié a aujourd'hui disparu; tous les articles qu'il produisait sont produits maintenant par l'industrie et les machines modernes.

Mais le plus curieux de son installation c'était l'emploi d'un chien qui, par sa marche sans fin peut-on dire, dans une roue, sorte de caisse évidée tournant sur elle-même, mettait en action le soufflet de forge. Occupé en effet à multiplier à la hâte son menu travail, le cloutier ne pouvait, sans une notable perte de temps, s'occuper lui-même de la soufflerie et maintenir le feu à la température voulue.

LES REVUES

Revue des Langues Romanes. T. LXVIII, janvier-décembre 1938.

Ce fascicule comprend une cinquantaine de comptes-rendus d'ouvrages récemment parus. Nous croyons devoir signaler aux lecteurs de Folklore, celui de M. P. Fouché sur l'ouvrage d'A. Dauzat : *La Toponymie Française*. Payot, Paris, 1939. M. Fouché y expose sa théorie, aussi audacieuse que nouvelle, sur le groupement des toponymes autour d'un petit nombre de racines primitives. C'est ainsi qu'il tire *rocca, crappa, carpa, clappa, carn, cars, gar, car, grava, crau*, etc., de la racine K-L, K-R « pierre », pré-indo-européenne.

Un second exemple non moins curieux, puisé dans l'hydronymie, ferait remonter *hudor, abono, amnis, yara, onno, aqua, unda, apa, gaba, ibai, igo, water, ar-, av-* à la racine K-P « eau », indo-européenne.

Le même M. Fouché parle d'une façon très élogieuse des études de Fr. Krueger : *Die Hochpyrenäen* dont cinq fascicules sont déjà parus. Il signale aussi les études de folklore pyrénéen du *Seminar für romanische Sprachen und Kultur* de Hambourg, récemment parus, dont le Groupe Audois d'Etudes Folkloriques connaît plusieurs volumes.

Mr M. Grammont rend compte des *Essais de Géographie linguistique* d'A. Dauzat, en particulier de l'étude de l'aire d'altération de l'intervocalique dans le Massif Central. A noter aussi l'examen des toponymes *cuc, tuc, suc*.

Portucale, revista ilustrada de cultura literaria, científica e artistica. — Porto (Portagal) : N^{os} 68, 69. Nombreux articles sur la littérature, l'histoire et les arts. Signalons : Ethnographie des Açores. Les galoches. Description de cette chaussure avec un dessin.

Portugale : n^o 74-75 : Un poème de Alberto Osério de Castro; notes sur la langue portugaise de Sebastião Pestana; un article de Manuel Garcia Hernández sur le poète Pedro Lotillo; un article sur les langues romanes de João de Almeida Lucas.

Lo Gai Saber : mars-juin 1940.

Hommage à Prosper Estieu. Les amis et les admirateurs de Prosper Estieu évoquent la vie du poète mort le 11 décembre 1939 et exaltent son œuvre. Ce numéro constitue un document précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la renaissance de notre langue. Les circonstances ne nous ont pas permis d'en parler lors de sa parution. Qu'il nous soit permis aujourd'hui d'exprimer notre admiration pour le grand poète, qui entre tant d'autres chants admirables, nous a laissé ce chef-d'œuvre : **Lou Terradou**.

Revue de Folklore Français : n^{os} 3 et 4 de 1939 — n^{os} 1 et 2 de 1940. Signalons une étude sur les « autels des Philènes »

par Alexandre Haggerty Krappe; les « Avatars des vieux bois d'images populaires » par R. Saulnier; les « maisons construites en une nuit » par G. Jeanton; et le numéro (janvier-mars 1940) consacré au « Charivari ». Cette dernière étude est remarquable. M. P. Fortier Beaulieu, analysant le Roman de Fauvel nous révèle que le fameux Hellequin, personnage fantastique, d'origine mythologique, qui était censé parcourir les airs avec sa bande : la Mesnie, et qui semble diriger les protestations de la foule, protège en réalité les amours impies du cheval Fauvel.

Vanta : Signalons : « Etudes sur les origines de la Faïence méridionale » par Jean Thuile; de « quelques horloges du pays toulousain et du Jaquemart de Lavaur » par Raymond Corraze.

Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse : « Le vrai visage de Marseille et les Marseillais » par Jean de Celles.

LES LIVRES

P.-L. Grenier. Images, poèmes en langue d'Oc avec traduction française en regard. E. Privat, Toulouse, 1939.

Dans ce luxueux volume, P.-L. Grenier a réuni une nouvelle gerbe de poésies qui ne le cèdent en rien aux précédentes. Son inspiration nostalgique et vaaporeuse nous a semblé ecore plus prenante. Sa langue merveilleusement pure prouve que Grenier est un de ceux qui ont le mieux saisi l'intérêt et les conditions de la reconstitution de la langue littéraire. Ce livre a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les bons occitans.

Louis Rouquier. Dons Putifar, coumédio rizoulièiro en un acte. Peyre, Paris, 1939.

La joyeuse et verte inspiration de notre bon confrère Rouquier vient d'ajouter un nouvel article à sa bibliographie déjà fort longue et qui promet de grandir encore. Un acte savoureux dans une langue un peu trouble que l'auteur gagnerait à clarifier et à orthographier plus simplement. Il lui serait si facile d'élaguer et de sacrifier quelque chose de son exubérance lexicologique !

Groupe Audois d'Etudes Folkloriques - Carcassonne

ABONNEMENT A " FOLKLORE "

A nos Membres

Délégués, Correspondants et Collaborateurs

Les difficultés actuelles nous obligent d'adresser un pressant appel à tous les amis de notre Revue « FOLKLORE » pour leur demander de nous aider à maintenir l'œuvre commune, dont ils apprécient la valeur scientifique et sociale.

Nous les prions de vouloir bien consentir un abonnement d'un an à la Revue, soit **trente francs** et d'en adresser le montant : — à M^{lle} ROQUES, Trésorière-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne.

— Ou au « Groupe Audois d'Etudes Folkloriques ». Carcassonne - Compte Chèques Postaux n° 20.868, Montpellier.

Par avance, nous les en remercions bien sincèrement.

Le Conseil de Direction.



